

*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904

N° 73

Fascicule 1 - Premier trimestre 1978



LYON  
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES  
42, quai Gailleton  
1978

## SOMMAIRE

- Appel.
- Nos activités en 1977.
- Compte rendu
  - de la visite des Hôtels de Ville de Vienne,
  - de la visite sur la batellerie,
  - de la conférence sur l'Art crétois et mycénien.
- L'archéologie viennoise en 1977.
- Bibliographie pour 1977.
- Le départ des Filles de la Charité,  
par Jean-François GRENOUILLER.
- Souvenirs lointains d'un jour de marché à Vienne,  
par E. S.
- Recherches sur la vie et l'œuvre de Joseph Bernard (1<sup>re</sup> partie)  
par Didier CHAUTANT.

## BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

### REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour " *répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises* " (article premier des statuts).

Pour 1978

Le numéro .....	15,00
Abonnement annuel normal .....	50,00
Abonnement de soutien .....	100,00
Retraités et étudiants .....	30,00

*Avis important* : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

*Correspondance* : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.  
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.

## ***Aux abonnés du Bulletin***

---

L'abonnement au bulletin est annuel. Il couvre les quatre numéros de l'année en cours et **s'achève avec celui du quatrième trimestre.**

Pour faciliter la tâche des responsables, tous bénévoles, et éviter les frais de rappel ou de recouvrement, veuillez régler le plus rapidement possible votre abonnement pour 1978.

---

### **FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE » POUR L'ANNEE 1978**

---

NOM : ..... Prénoms : .....

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) : .....

#### **TARIF ABONNEMENT :**

<i>Abonnement de soutien</i> .....	100 F
<i>Abonnement normal</i> .....	50 F
<i>Etudiants - Retraités</i> .....	30 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante : Syndicat d'Initiative - Cours Brillier - 38200 VIENNE

---

**Programme de nos manifestations au verso**

## CALENDRIER DES ACTIVITÉS EN 1978

- *Jeudi 19 janvier 1978* à 20 h. 30, à l'Hôtel de la Poste : film sur les restaurations des vieux quartiers à travers la France et l'Europe.
- *Jeudi 2 mars* à 20 h. 30, Hôtel de la Poste : conférence-projection par M. Melmoux et ses étudiants sur la Grèce : l'art mycénien et l'art archaïque.
- *Samedi 18 mars 1978*, après-midi : visite commentée de Crémieu.
- *Jeudi 27 avril 1978* : Assemblée générale avec conférence-projection de M. Chautant, directeur général honoraire des P.T.T., diplômé de l'École du Louvre, sur l'œuvre du sculpteur Joseph Bernard.
- *Dimanche 4 juin 1978* : grande sortie d'été à l'étude :
  - soit : la Chaise-Dieu,
  - soit : le département de l'Ain,
  - soit : la région de Grenoble.
- *Autres activités prévues pour le quatrième trimestre* :
  - Visite de Sainte-Colombe ;
  - Sortie à la Côte-Saint-André ; musée Berlioz, vieilles maisons, église, etc. ;
  - Les trésors de la Bibliothèque municipale de Vienne ;
  - Conférence sur la sorcellerie au Moyen Age à Vienne et dans le Dauphiné, par Mlle Paravy, assistante à l'Université de Grenoble II ;
  - Visite du château de la Bâtie ;
  - Projection d'après de vieux clichés, sur Vienne de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1914.

# BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

# AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 73

Fascicule 1 - Premier trimestre 1978



LYON

IMPRIMERIE BOSC FRÈRES

42, quai Gailleton

1978

## **APPEL...**

Comme nous l'avions fait pour la chanson viennoise, nous lançons un appel à nos adhérents et à tous les Viennois, afin qu'ils nous fassent parvenir des documents sur notre ville.

- vieilles photos (scènes de la rue, maisons, usines, manifestations de toutes sortes, etc...),
- dessins, croquis,
- affiches, réclames,
- cartes postales,
- brochures,
- menus (nous essayons de mettre au point un article sur la gastronomie viennoise sous la III<sup>e</sup> République. Aussi les menus des restaurants ou des fêtes de familles sont un témoignage précieux sur l'art de vivre),
- Documents sur l'industrie drapière,
- archives de toutes sortes (correspondance, journaux locaux),
- souvenirs : nous souhaitons vivement que nos compatriotes nous envoient quelques pages sur des thèmes comme le marché, les vogues, les artisans, la vie du collègue, les difficultés de la vie durant la Grande Guerre, etc... Si les auteurs le désirent, nous pouvons leur conserver l'anonymat.

Tous ces documents seront enregistrés, photographiés ou photocopiés et **RENDUS A LEUR PROPRIETAIRE RAPIDEMENT**. Bien entendu, si certaines personnes souhaitent nous faire don de ces documents, nous serions très heureux de pouvoir enrichir ainsi notre fond d'archives et notre bibliothèque.

## NOS ACTIVITÉS EN 1977

Nos activités culturelles pour 1977 ont été nombreuses et variées :

— Conférence le 26 février 1977 à la Chambre de Commerce sur « La Civilisation alpine à l'âge du bronze » par A. Bocquet (cette conférence a été organisée par le G.A.V.).

— Visite des différents Hôtels de Ville le 5 mars.

— Visite des Eglises Romanes de la campagne viennoise : Saint-Mamert des Côtes d'Arej, Montseveroux, Monstereux.

— Assemblée Générale avec une conférence du Père Dalmais sur le Christianisme oriental le 21 avril à la Chambre de Commerce.

— Sortie annuelle dans la région d'Ambert le dimanche 8 mai.

— Collaboration à l'exposition sur les Martyrs de 177.

— Réception des Jeunes Allemands le 11 juillet au Cloître de Saint-André le Bas.

— Sortie à Condrieu, Serrières : « Les Croix des Mariniers » et la batellerie sur le Rhône le 24 septembre.

— Visite du chantier des fouilles de Saint-Georges et de l'église Saint-Pierre le 8 octobre.

— Visite du chantier de fouilles de Saint-Ferréol à Saint-Romain en Gal le 11 novembre.

— Conférence sur la Grèce archaïque et crétoise le 15 décembre.

A cette action culturelle, il faut ajouter les activités du Groupe Archéologique dont le but est d'aider les archéologues de métier dans les fouilles de sauvetage et c'est ainsi qu'il est intervenu plusieurs fois :

- Rue Beauséjour,
- Sur le chantier des « Nymphéas »,
- Rue Cuvrière,
- Rue des Colonnes.

Enfin une commission pour la sauvegarde du Centre de Vienne s'est constituée et a pu réaliser une étude systématique, maison par maison en relevant les éléments dignes d'intérêt.

### BILAN DE LA SOCIETE DES « AMIS DE VIENNE » 1976

présenté par M. JACOB, *trésorier*,  
au cours de l'Assemblée Générale du 21 avril

Solde au 31/12/1975 ....	15.555,94	Frais Bulletin .....	26.659,35
Cotisations .....	28.155,35	Frais Réception .....	312,00
Immeuble Saint-André-le-Bas .....	2.089,96	Frais Encaissement ....	°183,80
Subvention Ville de Vienne .....	1.760,00	Frais Bureau .....	1.383,40
Subvent. Conseil Général	2.500,00	Frais divers .....	456,00
	<u>50.061,25</u>	Solde au 31/12/1976 ....	<u>21.066,70</u>
			50.061,25

## Les Hôtels de Ville de Vienne

(Compte rendu de la visite du 5 mars 1977)

Au cours des siècles les élus de la ville ont tenu leurs assemblées en bien des endroits : ainsi on sait qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, ils se réunissaient dans la chapelle Saint-Sauveur à Saint-André-le-Bas, mais aussi parfois dans l'église Saint-Pierre-entre-Juifs, ou dans l'abbaye de Saint-Pierre, parfois même dans la demeure de l'un d'eux.

A partir de 1404 les consuls possèdent un lieu fixe qui est *la Maison de la Chaîne*.

Pendant de nombreuses années les consuls louent cette maison mais ne l'acquièrent qu'en avril 1471. Ce premier hôtel de ville est situé à l'angle de la rue de la Chaîne et de la rue des Clercs (le rez-de-chaussée est occupé aujourd'hui par le magasin « Primavera » et par une charcuterie). Deux témoignages permettent de l'identifier et de le localiser d'une façon certaine : la description précise des Archives et l'architecture même de cette demeure (on peut encore voir, côté rue des Clercs, un grand arc tiers point, trois fenêtres ogivales rendues à demi-aveugles par des murages partiels. Ces fenêtres sont encadrées par des colonnettes surmontées de chapiteaux à crochet bien abimés car la pierre utilisée est de la molasse provenant de carrières d'Eyzin-Pinet ou de Saint-Sorlin).

Charles Jaillet a tenté une reconstitution. Ce qui est certain, c'est que sur les murs il y avait une inscription latine de vingt vers gravés dans un bloc de marbre jaune composée en 1518 par Pierre Laviniers un religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs, qui retrace les origines mythiques de la ville. Cette plaque se trouve aujourd'hui dans l'escalier de l'hôtel de Ville (cf. cliché 1).

On sait également que les armoiries de la ville étaient peintes au-dessus de la porte et qu'un bas-relief romain représentant « Mercure assis sous un figuier » était scellé sur la façade.

Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, cet hôtel de ville, faute de réparations, tombe en ruines et en 1562 les consuls s'installent alors

dans la Maison des Canaux, qui appartenait au clergé de Saint-Maurice. Cette maison s'étendait entre le « portique du Forum » et l'actuel théâtre municipal.

Après deux siècles d'utilisation, la vétusté nécessite l'acquisition de l'Hôtel de M. de Rachais, qui habitait le château du Pin vers la Tour-du-Pin, son hôtel de Vienne (1770-1) pour la somme de 250.000 livres.

L'Hôtel de Rachais, qui avait certainement été celui de Portes d'Amblérieu, avait son entrée principale rue Marchande, car divers bâtiments et le couvent des Augustins occupaient l'emplacement de la place entourée d'arcades que nous connaissons.

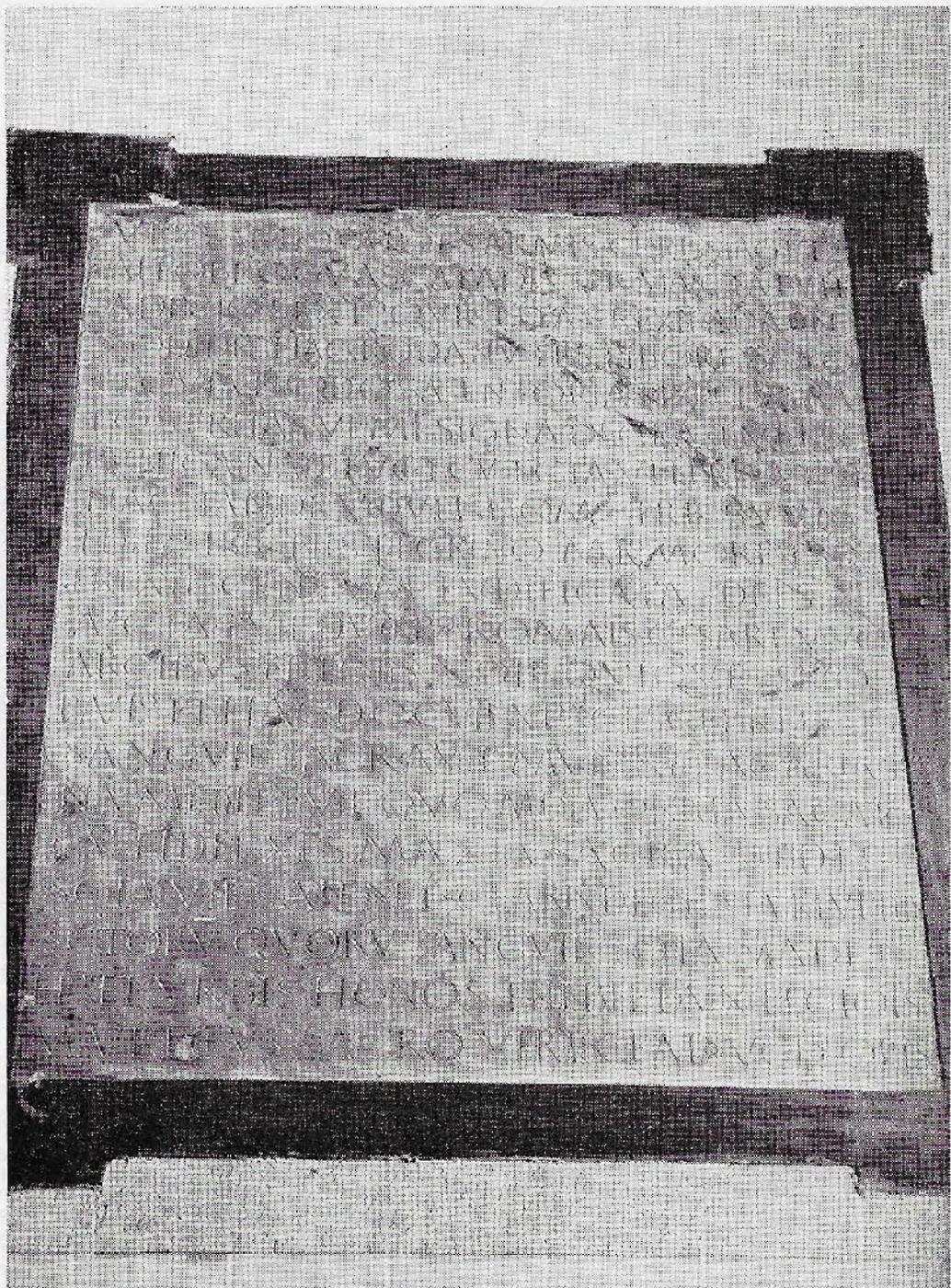
Au début du XIX<sup>e</sup> siècle (1808) Chabord présida à la réfection de l'Hôtel de Ville par la démolition d'immeubles qui le séparaient de la Place Neuve (Place de l'Hôtel de Ville), il construisit les deux ailes à arcades ainsi que les pavillons d'angle alors recouverts d'une toiture en bulbe. Une deuxième place à arcades devait faire pendant à cet ensemble de l'autre côté de la place et ouvrir sur l'hôpital, elle ne fut jamais réalisée. Un réaménagement de la façade eut lieu sous Napoléon III avec l'adjonction du beffroi central et des arcades supérieures de la façade principale. Les historiens venaient de s'intéresser à l'obtention des chartes municipales au Moyen Age dont le beffroi était un peu la marque dans la pierre, par goût du pastiche et en hommage à cette période glorieuse des communes on ajouta donc ce « beffroi » à l'Hôtel de Ville. A l'intérieur dans la cour se trouve un bel escalier à balustres de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. En montant l'escalier sur la gauche, à la hauteur du premier étage se trouve un moulage en plâtre de la « frise de la danse » exécutée par le sculpteur viennois Joseph Bernard en 1925 à la suite d'une commande par l'Etat pour l'exposition internationale des Arts Décoratifs et des Industries Appliquées.

Cette frise avait 23 m. de long sur 2 m. de haut et on peut admirer aujourd'hui la totalité du moulage dans la salle d'honneur de l'hôtel de ville de Boulogne-sur-Seine.

A Vienne nous ne possédons que le moulage du motif central de cette frise où Bernard reprend le thème de la danse qu'il avait déjà traité une première fois en 1913 pour l'hôtel Mocard à Neuilly (1). Mais laissons le soin à M. Chautant d'analyser cette œuvre :

---

(1) Elle a été rachetée en 1975 par le fils du sculpteur M. Jean Bernard, de Boulogne-sur-Seine.



Cliché 1 - Plaque de 1518 retraçant les origines de Vienne, se trouvant dans l'escalier de l'Hôtel-de-Ville actuel.

« Les visages sont nettement dessinés. Leurs traits n'ont généralement pas la beauté formelle des jeunes femmes de l'art grec classique. Ils n'en donnent pas moins vie aux personnages. On croit entendre les voix qui semblent fuser de leurs bouches ouvertes.

Les coiffures sont celles que l'on trouve dans la plupart des œuvres de Joseph Bernard : les cheveux forment une sorte de casque que borde un bandeau au-dessus du front. Ce sont là des parties que l'auteur juge sans doute secondaires et qui, de ce fait, doivent rester discrètes pour ne pas nuire à l'expression de l'ensemble.

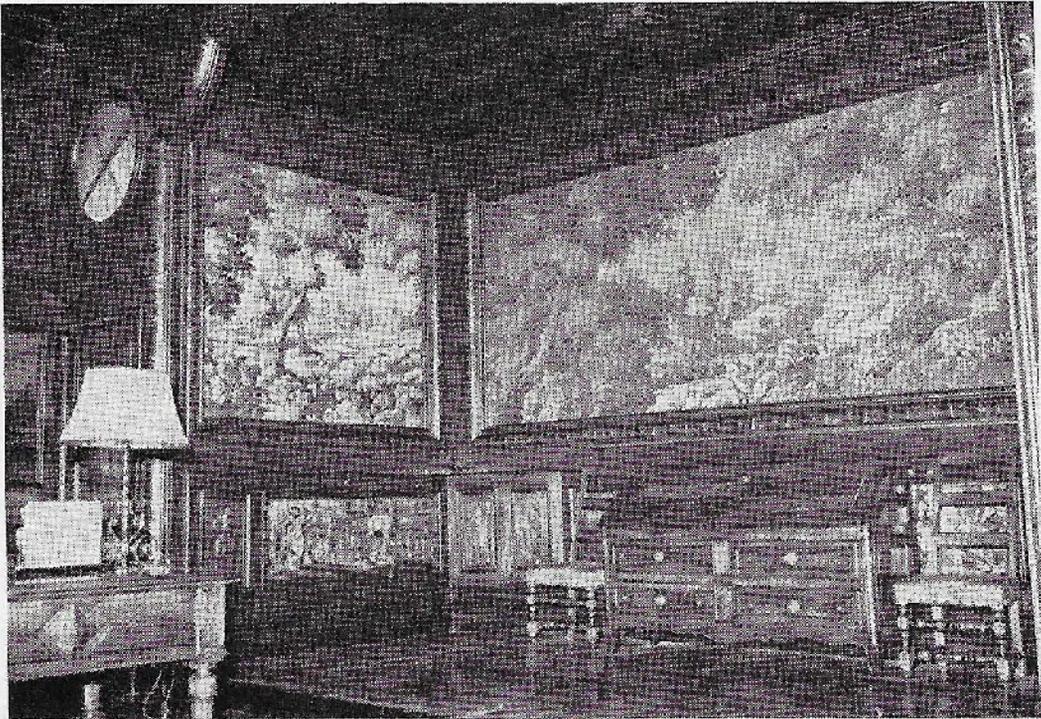
Il n'y a pas, dans cette frise, la continuité que l'on observe dans les frises de la Grèce classique, il n'y a pas cette sorte de glissement qui assure la progression régulière vers le centre de tous les groupes qui se succèdent depuis les extrémités. Mais, dans son bas-relief, Bernard n'était pas guidé, comme les sculpteurs de l'Antiquité, par les rites d'un culte ou par les épisodes d'un récit. Il a dû imaginer des mouvements variés, quitte à ce qu'ils soient un peu disparates, en vue d'éviter la monotonie de l'uniformité. L'œuvre perd ainsi de son unité. Celle-ci est cependant assurée grâce à la superposition subtile des plans qui permet au sculpteur de produire des effets d'ombre et de lumière, générateurs d'harmonie. De là nous pénétrons dans le bureau de M. le Maire (autrefois Cabinet du Secrétaire Général) qui est une ancienne salle de l'Hôtel de Portes d'Ambléricu, décorée magistralement vers 1660 (boiseries, peintures sur bois et plafonds) d'après Poussin et de tableaux mythologiques (pour plus de détail se reporter au compte rendu de la visite des « Amis de Vienne » du 2-1-1954) cliché n° 2. Le bureau actuel du Secrétariat est entouré de toiles marouflées, commandées à Pierre Schneyder vers 1775-80, représentant les monuments antiques de Vienne et des panoramas. Voici l'analyse qu'en donne Savigné :

« Le premier panneau à droite en entrant représente l'ancien quartier du Chemin-Neuf, longeant la Gère, avant les constructions actuelles. C'est le souvenir d'un site disparu, et nous avons souvent entendu dire qu'au lieu de cet amas de maisons qui existe aujourd'hui, l'on eût mieux fait de conserver le vaste emplacement complanté d'arbres, qui offrait à nos ancêtres une promenade aussi pittoresque qu'agréable.

Un paysage fait le sujet d'un des tableaux placés à côté de la cheminée : ce sont les ruines de quelques-uns de nos aqueducs antiques, représentés d'après nature, dont les traces

extérieures ont en partie disparu et qui, restaurés sous l'administration de M. de Miremont, n'en continuent pas moins, comme du temps des Romains, à nous abreuver de leurs eaux limpides et rafraîchissantes.

De l'autre côté de la cheminée, le *Temple d'Auguste et de Livie* apparaît, imposant, grandiose. Schneyder nous l'a représenté, non pas dans l'état délabré, misérable, qui nous afflige, mais bien dans son état primitif, sous les Romains, tel qu'on devait le voir s'élever majestueusement en avant des grandes arcades du Forum.



Cliché 2 - Bureau du Maire avec son décor intact datant des années 1660.

Sur le panneau qui suit, se dresse la Pyramide si justement nommée *l'Aiguille*, et qui a donné lieu à de savantes dissertations, non seulement de la part de Schneyder, mais encore des auteurs qui lui ont succédé et notamment de M. Delorme. Le point de vue est pris du midi, et l'on voit, en perspective, quelques maisons, le clocher de Saint-Pierre et la cathédrale de Saint-Maurice.

Enfin, le cinquième et dernier tableau, à côté d'une des fenêtres, un peu dans l'ombre malheureusement, est, sans contredit, le meilleur de tous : c'est le portique sous lequel on passe pour entrer dans la cour du Théâtre ; sous l'arcade

sombre, on aperçoit un édifice que Schneyder a reconstitué, et qui ne serait rien moins que les thermes ou bains publics ; une cascade se voit à droite des ruines, et l'on est frappé par la vue de cet énorme mur en pierres qui devait soutenir le gigantesque escalier par lequel, sous les Romains, l'on montait du Forum à l'amphithéâtre et d'où le regard embrassait toute la ville.

Schneyder devait faire un sixième tableau, dont la place était naturellement tracée entre les deux fenêtres, vis-à-vis de la cheminée. Ce projet ne fut pas réalisé, c'est l'Abbé Guétal qui dessina et peignit la porte dite de « L'Ambulance ». Une décoration intéressante et originale a disparu depuis longtemps au-dessus de l'entrée de l'Hôtel de Ville, rue Marchande, composée de plusieurs sortes de marbres, elle présentait les armoiries de Vienne supportant le buste de Louis XV qui doit être celui conservé au Musée des Beaux-Arts, cette décoration avait été commandée en 1772 par les consuls.

L'Hôtel de Ville, malgré l'incendie du XIX<sup>e</sup> siècle, garde de nombreux éléments de sa décoration antérieure. La décoration du bureau de M. le Maire mérite une étude approfondie par un spécialiste qui nous livrera peut-être l'auteur de « La Beauté emportée par le Temps » qui orne le plafond ainsi que le sens des trois registres des scènes mythologiques des murs.

## Compte rendu de la sortie du 24 septembre 1977 sur la Batellerie

Il a semblé intéressant aux « Amis de Vienne » — avant que le Rhône indomptable devienne le fleuve dompté — d'aller faire un pèlerinage aux souvenirs restant de l'antique batellerie détrônée d'abord par les remorqueurs à vapeur, puis les automoteurs modernes et enfin les « *pousseurs* ».

Givors, Condrieu, Serrières, Andance, ont de tous les temps fourni des générations de mariniers. Déjà à l'époque romaine les *nautes* du Rhône existaient comme l'atteste l'inscription de Saint-Jean-de-Muzol.

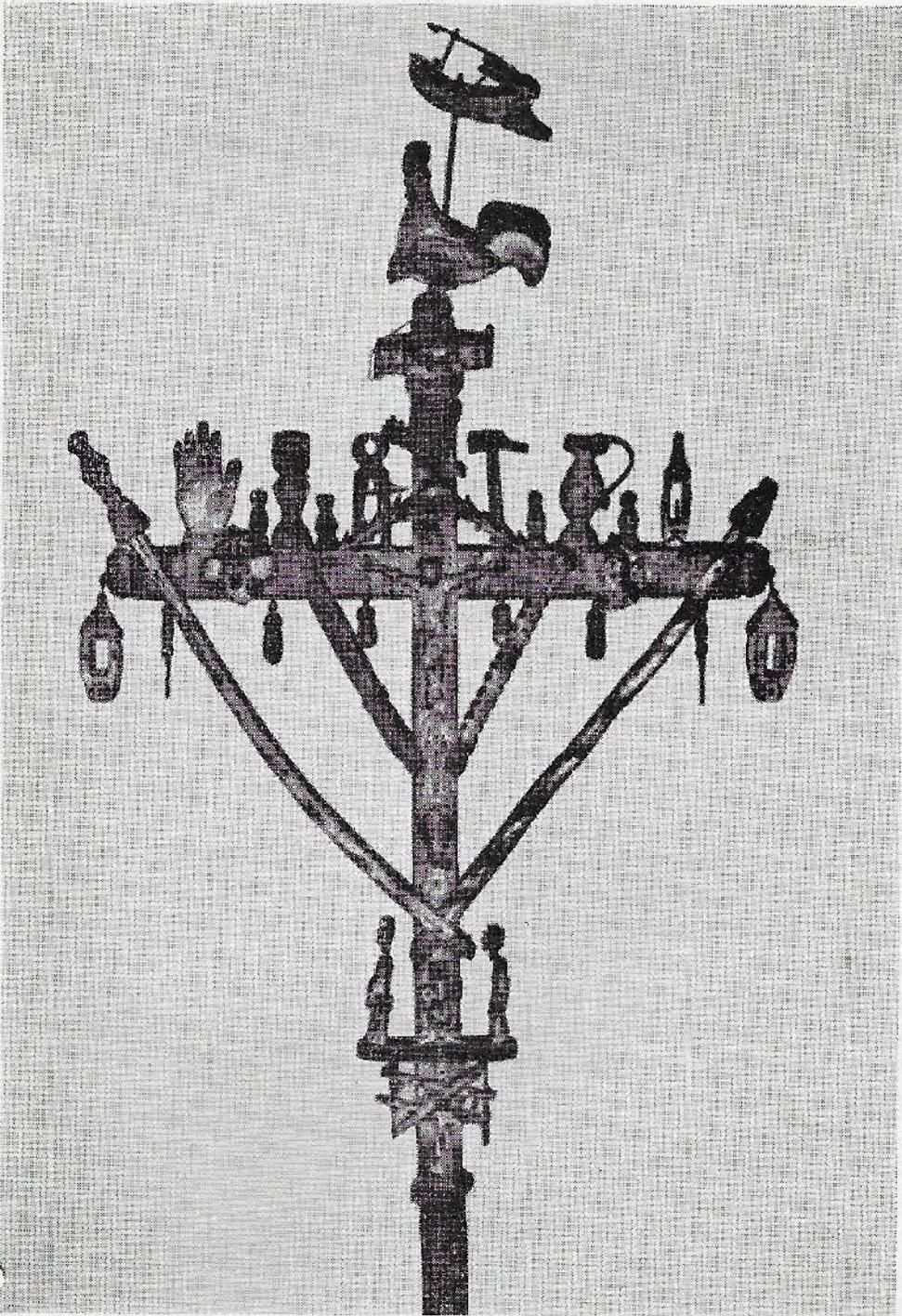
Sur la rive droite du Rhône nous rendons visite au saint patron de la batellerie, Saint Nicolas, qui a sa chapelle dans l'église de Condrieu. Nous y voyons une statue de Saint Nicolas (XVII<sup>e</sup>) et une croix marinière. Ici comme à Serrières, Valence, etc... avait lieu pour la Saint-Nicolas la bénédiction d'une barque et la désignation du *Patron du Reinage*. Une barque traînée sur le sol, à partir du rivage, par un attelage des plus beaux chevaux de l'équipage, passe chez le boulanger charger le pain béni pour l'église, où on accoste, assiste à la messe à l'issue de laquelle le curé bénit solennellement barque et équipage. Puis c'est le retour au Rhône, au milieu des rires et des plaisanteries, car c'était un équipage complet qui accompagnait la barque et qui faisait le simulacre de toutes les manœuvres d'une véritable navigation. Tout se terminait par un banquet monstre avec chants et danses.

Au sortir de l'église après un rapide coup d'œil au tympan du XII<sup>e</sup> (Crucifixion et Cène, reste de l'ancienne église Saint-Jean-Baptiste) nous essayons de voir la chimère sculptée à l'extrémité d'une poutre de la maison du XVI<sup>e</sup> siècle, logis du gouverneur de la gabelle, à la façade ornée de nombreuses sculptures.

Mlle Bernard nous conduit alors au quartier de La Maladière à cause de la Maladrerie qui y fut installée dans un ancien hangar de construction de bateau et où se trouve actuellement la modeste et relativement récente chapelle de Saint Abdon

dont elle nous conte brièvement l'histoire et la légende. Saint Abdon, quatrième fils du marinier Aimon Samuel, est né le 1<sup>er</sup> mars 809. A l'âge de 6 ans, à la suite d'un songe, son père l'embarque avec lui. Après un naufrage, causé par le mauvais temps, Samuel et son fils se retrouvent, par miracle, sains et saufs et même secs, sur le rivage du Rhône vers Valence. Rentrant à pied à Condrieu, ils rencontrent un moine qui se charge de l'éducation d'Abdon qui devint prêtre. A Lyon, l'archevêque Saint Rémy l'arrêta pour son diocèse tout en lui donnant pour quand il voudrait vivre plus solitairement une église de Saint-Romain-en-Gal, qui plus tard a dépendu des chevaliers de Malte. Nommé archevêque de Vienne en 860, il mourut le 16 décembre 875 et fut enterré à Saint-Pierre hors la ville. En 1095 la famille Samuel guérie de la peste lui éleva une chapelle. En 1349, cette dernière étant détruite, elle fut reconstruite sous le patronage de la famille Samuel, par les habitants pour enrayer l'épidémie de peste qui sévissait à Condrieu et on installa à son voisinage une maladrerie.

Continuant notre circuit nous saluons le site de *Château-Grillet*, domaine de deux hectares de vignes, appartenant à un seul propriétaire, dont la production, environ vingt hectolitres, constitue la plus petite production d'un cru classé parmi les grands vins de France. Cette propriété a appartenu au mathématicien lyonnais Desargues, ami de Pascal, qui vint peut-être y passer une nuit. C'est le seul vin cité dans les *Pensées* (Pascal). Arrivés à Serrières, nous nous arrêtons à l'église Saint-Sornin (corruption de Saint Saturnin). Elle date du XIV<sup>e</sup> et sa charpente, œuvre de charpentiers de marin, est en forme de carène renversée. Actuellement elle est un musée que nous visitons sous la conduite de son érudit gardien, M. Richard, principalement nous nous arrêtons à sa partie batellerie et à sa belle collection de ces croix d'équipage qui encore de nos jours sont une énigme (cliché 1). Elles semblent s'être popularisées au XIV<sup>e</sup> siècle. Ce sont des croix de passion auxquelles la corporation des marins a ajouté ses emblèmes tel le bateau au sommet ; des signes d'origine païenne, le soleil, la lune, les objets de la passion ; dès, robe, clous, marteaux, tenailles, etc..., sans oublier la lance et la perche portant l'éponge qui forment une sorte de V à partir de la base de la croix et qui distinguent les croix marinières des autres croix de passion. Au pied on trouve généralement deux pénitents. Ces croix étaient sculptées, au moins en partie, par les marins eux-mêmes. Chaque maître d'équipage en avait une à la poupe sur le *tiaume* (cabane) de la *capitane* (barque de tête). Une des plus belles du musée est celle du *grand Zidore*, décédé en 1850



Cliché 1 - Musée de Serrières : Croix des Mariniers.

et qui reste un Cuminal célèbre parmi les *Cuminaux*. Les convois de barques étaient remontés par des attelages d'énormes chevaux ; environ 60, parfois 80 bêtes, attelées par *couple* de quatre chevaux dont le premier de gauche était monté par un charretier à la culotte renforcée de peau, d'où le nom de *culs-de-piaux* qui par extension fut donné à tous les mariniers. Le câble reliant ces attelages au convoi de bateaux s'appelait la *maille*, long de plus d'un kilomètre et 10 cm de diamètre.

A Donzère les chevaux escaladaient les rochers et c'est du sommet du couloir rocheux qu'ils halaient le train de bateaux à la remontée. Il n'y avait pas possibilité de halage sur la même rive tout le long du parcours ; ainsi de Donzère à Roche-maure on utilisait la rive droite, à Ancône on passait sur la rive gauche, à Valence on retournait sur la rive droite pour, à Châteaubourg, passer rive gauche, alors que d'Ampuis à Saint-Romain-en-Gal, on suivait la rive droite.

Ces traversées du Rhône obligeaient à transborder la cavalerie d'une rive à l'autre. Les chevaux étaient dressés pour sauter — (*culisser*) — dans un bateau spécial dont le plus grand dit *piavoine* pouvait contenir 16 chevaux ; arrivés à terre les chevaux *déculissaient* du bateau. La *Maille* était portée d'une rive à l'autre par une barque spéciale.

Nous voyons une ou deux tombes de marinier qui jadis étaient dans le cimetière entourant l'église, aujourd'hui parking. Nous admirons des ex-votos, souvent un bateau modèle réduit et des petites croix marinières propriétés personnelles du marinier et de sa famille.

Nous ne pouvons citer toutes les richesses de ce Musée et nous sommes obligés d'en écourter la visite pour descendre jusqu'à Andance admirer la belle croix d'équipage des Marthouret bien mise en valeur par le curé dans l'église, et jeter de loin un coup d'œil au *calvaire des trois corps*, en souvenir des trois demoiselles qui de ce balcon naturel guettèrent longtemps le retour de leurs fiancés partis à la croisade avec Saint Louis et qui ne revinrent jamais.

C'est alors le retour, mais à Serrières nous traversons le Rhône, et laissant les restes des murailles du château des Murat-Lestang nous allons à l'église voir un très bel ex-voto de marinier, heureusement protégé par une vitrine, puis à l'église de Saint-Clair-du-Rhône, en la chapelle de Saint-Nicolas, une croix de marine et un bateau d'un autre type que les précédents, mais encore suspendu en ex-voto selon la coutume ancienne.

## Compte rendu de la Conférence du 15 décembre 1977 sur l'art crétois et mycénien

Pour les membres de la Société des « Amis de Vienne » ce fut une conférence extrêmement intéressante que celle présentée par M. Melmoux, Maître-Assistant à l'Université Jean-Moulin de Lyon, en collaboration avec deux étudiants, M. Naville et Mlle Vendroux.

Le sujet des « fouilles » particulièrement cher et familier aux Viennois appelés sans cesse à la connaissance de nouvelles découvertes sur leur sol, était bien choisi.

Il s'agissait de faire connaître les plus anciennes civilisations qui sont à l'origine de la civilisation grecque : c'est-à-dire les civilisations crétoises et mycénéennes remontant aux époques de 2100 à 1400 avant J.-C. La Crète longue île au sud de la Grèce : terre aride, au climat dur, en majeure partie montagneuse (des chaînes s'élèvent à 2.000-2.500 mètres), aux plaines étroites, sujette à des séismes fréquents, des raz-de-marée, paraissait peu propice à l'éclosion d'une civilisation raffinée et cependant occupée depuis 6000 avant J.-C., elle devint un « phénomène culturel unique » avec un éveil extraordinaire de 2500 à 2000 avant J.-C.

Cette période caractérisée par des créations de petites villes sans remparts, groupées autour de vastes palais aux plans divers, incxtricables : à Cnossos, à Phaïstos, à Malia.

Dès 1400 cette brillante civilisation, à la suite de séismes, de guerres avec des populations plus barbares entre dans un déclin profond, comme d'ailleurs en Grèce. Des populations indo-européennes s'installent en Grèce. De ces peuples plus guerriers naquit la civilisation « mycénienne ». Dans les ruines de Mycènes, on découvre des remparts cyclopéens aux portes monumentales ; dans les tombeaux des trésors somptueux : une profusion d'objets en or. Mycènes resplendit, ayant assimilé certains aspects très raffinés de la civilisation crétoise antérieure.

Ces découvertes se sont faites peu à peu, nous parvenant d'abord par la légende (récits admiratifs des écrivains grecs pour la Crète ; l'œuvre d'Homère avec tous ses mythes). Puis vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle des découvertes de Schliemann, les fouilles d'Evans vinrent corroborer la légende par la découverte d'objets reflétant toute cette civilisation.

En résumé, trois grandes époques :

- 2100 à 1700 période primitive,
- 1700 à 1450 période des Palais, puis tout est détruit,
- 1450 à 1400 ultime essor.

Des projections nous ont fait découvrir les sites de Cnossos, de Phaïstos, du palais de Cnossos véritable « labyrinthe » construit sur des plans divers avec des cours étroites, creusées avec des puits profonds recueillant la lumière, ses colonnes colorées resserrées à la base épanouies en leur faite ; les remparts de Mycènes, la porte monumentale des Lionnes, etc...

Puis très beau spectacle sur l'écran : une profusion d'objets merveilleux retrouvés dans les sites fouillés : depuis les premières grandes jarres crétoises, les poteries ornées de spirales, puis décorées avec la faune marine : poulpes de plus en plus stylisés, d'étonnantes statuettes et enfin un nombre extraordinaire de masques d'or étrangement expressifs, des cratères d'or, des aiguères, des diadèmes, des coffrets, des bijoux, des gardes d'épée sculptées de scènes de chasse aux lions, etc...

En un mot, ces conférenciers nous ont présenté un ensemble très enrichissant. Qu'ils en soient remerciés.

## L'archéologie viennoise en 1977

1977, fut une année faste pour l'archéologie viennoise et il ne se passa pas de mois sans que le sous-sol ne livrât quelques richesses.

— A la suite de travaux effectués entre le quai et la rue Vimaine pour construire des H.L.M., plusieurs mosaïques du 11<sup>e</sup> siècle furent mises à jour à 1,30 m. du sol, ainsi :

- une mosaïque (6 × 4 m.) assez belle en couleurs, mais bien abîmée, à décors géométriques avec étoiles à losange et hexagone.
- une mosaïque (4 × 5 m.) à motif géométrique noir sur fond blanc, entourée de rectangles blancs.
- une mosaïque en couleurs de dimension plus modeste, mais fort bien conservée, représentant des poissons.
- un pavement en opus sectile (4 × 2 m.) composé de triangles disposés en croix de Malte et alternés bleus, roses et blancs, entouré d'une bordure de marbre blanc.
- des fresques représentant des hérons.

— Rue Cuvrière, au pied de la colline où est juchée l'Institution Saint-Charles, deux mosaïques aux couleurs assez vives représentant des fleurs à quatre pétales sans doute du 11<sup>e</sup> siècle, furent également repérées, mais non sauvées, car les piliers de soutènement d'un mur les ont transpercées.

— Rue des Colonnes : deux mosaïques superposées ont été dégagées. La première en parfait état avec des teintes magnifiques représente des masques de théâtre ; la seconde, moins belle, en noir et blanc, a pour motif une rosace (fig. 1).

Le bilan pour l'archéologie médiévale est tout aussi élogieux grâce aux efforts de Jean-François Reynaud et de son équipe, et de Bernard Demotz.

— La mise à jour des différentes églises Saint-Georges s'est poursuivie et les résultats sont remarquables (cf. article

de J.-F. Reynaud dans le Bulletin des « Amis de Vienne », n<sup>os</sup> 2, 3, 1977).

— A l'automne ce fut, toujours par la même équipe, la remarquable découverte de la basilique de Saint-Ferréol construite au v<sup>e</sup> siècle et dont les dimensions sont impressionnantes : 50 m. de long sur 20 m. de large (une étude détaillée sera publiée dans un de nos bulletins par J.-F. Reynaud).

— Pendant ce temps, Bernard Demotz continuait ses sondages à la Bâtie, tant dans les communs que dans la basse-cour du château.

Un article plus important sur l'archéologie Viennoise en 1977, sera publié prochainement.



Fig. 1 - Rue des Colonnes : détail de la mosaïque aux masques (Photo C.P.).

## Bibliographie pour 1977

- « Mosaïques géométriques de Vienne, leur modèle et leur originalité dans l'empire romain » par Jeannine LANCHA, éd. par Georgis Bretschneider, Rome 1977, thèse de 3<sup>e</sup> cycle.

Cet ouvrage remarquable, que les « Amis de Vienne » avaient un moment envisagé d'édition, s'adresse aussi bien aux spécialistes qu'aux Viennois amoureux des mosaïques. Il étudie les différents types de mosaïques à dessin géométrique que l'on a trouvés à Vienne. L'illustration est abondante, le texte est conçu d'une façon intelligente avec d'utiles comparaisons avec les mosaïques du reste de l'empire romain.

- « Grenoble, Vienne et l'Académie Delphinale ».

Ce discours de réception prononcé devant l'Académie Delphinale à Grenoble, par notre Président d'honneur, est à la disposition de tous nos adhérents, il peut être retiré au Syndicat d'Initiative.

- Sur les Martyrs de Vienne et de Lyon :

- « La lettre des Chrétiens de Vienne et de Lyon à leurs frères d'Asie », éd. par l'Institut des sources chrétiennes.

- « Peuple de Dieu », numéro spécial du bulletin paroissial.

- « Missi » : les Martyrs de 177 - Juin 1977 - 6 F.

- « Bible et Terre Sainte », numéro spécial sur les Martyrs (n° 191 - mai 1977) - 8 F.

- Bulletin des « Amis de Vienne », numéro spécial, n° 3-4, 1977.

- « France Catholique Ecclesia » du 27 mai 1977.

- « La Croix » du 4 juin 1977.

- « Vienne information », n° 12 - juin 1977.

- « Vienne Journal », n° 24 du 11 juin 1977 et n° 27 du 2 juillet 1977.

- Actes du colloque international du C.N.R.S. tenu en septembre 1977, à paraître courant 1978.

- « Peuple de Dieu », n° 5, 1977 - La journée viennoise du colloque sur les Martyrs, par G. CHAPOTAT.

- Archéologia, n° III, nov. 1977 « Sur les traces des Martyrs ».

— Parmi les guides, signalons « La France des routes tranquilles » et « Trésors de France », éd. du Reader's Digest. On ne s'étonnera pas de voir figurer Vienne dans le cadre d'itinéraires qui prennent pour définition « routes tranquilles », mais dans le second ouvrage nous doutons du sérieux de la publication : sur les 24 lignes consacrées à Vienne, 17 parlent de l'histoire, et voici ce que l'on peut y lire dans les 7 dernières : « Dans le cloître de Saint-André-le-Bas du XII<sup>e</sup> siècle aux admirables chapiteaux de marbre se trouve le musée d'Art Chrétien ; et,

dans l'ancienne cathédrale Saint-Maurice, une importante statue mi-bourguignonne mi-provençale de Saint-Paul ».

Or il est certain que les chapiteaux de Saint-André-le-Bas ne sont pas en marbre et d'autre part on peut se demander pourquoi l'auteur n'a retenu que la statue de Saint-Paul. Vienne est une nouvelle fois méconnue.

— Sur la Primatiale Saint-Maurice, signalons la magnifique brochure qui vient d'être éditée à nouveau : « Histoire de la cathédrale Saint-Maurice » par le Père MARCHAND (en vente à la Primatiale).

— « Archéologia », n° 109, août 1977 : « 600 m<sup>2</sup> de mosaïque à Vienne » (chantier des Nymphéas).

— Edouard COLOMBIER : « Mon village : Villette-de-Vienne », 45 pages, 1977 - Vienne - 15 F., chez l'auteur (Villette-de-Vienne - 38200 Vienne).

Depuis l'ouvrage de Mayoud paru au XIX<sup>e</sup> siècle, aucune étude n'avait été faite sur Villette-de-Vienne. M. Edouard Colombier nous propose en une plaquette illustrée un rappel historique de l'histoire de Villette et il consacre ses développements à l'histoire et à la vie rurale de 1789 à nos jours. Cette étude qui fourmille de noms et de faits précis évoque l'aspect réel et vécu de la vie rurale par un agriculteur. Elle nous prouve que depuis un demi-siècle tout un monde rural a été peu à peu englouti et il est heureux qu'un témoin aussi bien informé ait consigné ses souvenirs de vie rurale qui nous échappent la plupart du temps.

— Gabriel CHAPOTAT :

« Antiquités viennoises en bois et en métal trouvées dans le lit du Rhône » (Nouvelles Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon), 1975, fasc. 13, supplément, pp. 21-26.

« La fibule, généralités et type de La Tène », Bulletin de liaison de la Direction des Antiquités Historiques de la région Rhône-Alpes, n° IV, 1976, pp. 5-13.

— Gabriel CHAPOTAT et Michel GUIGAL :

« Les deux bracelets de Pailharès (Ardèche) (Nouvelles Archives du Muséum d'histoire naturelle de Lyon), 1976, fasc. 14, supplément, pp. 31-34.

## Départ des filles de la Charité de Vienne

En ce mois d'août 1977, les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, devant la nécessité de regroupements dans leur ordre, ont quitté Vienne. Elles étaient présentes dans notre ville depuis 1852 où elles furent appelées pour le Service des Pauvres des paroisses de Saint-Maurice, Saint-André-le-Bas, Saint-André-le-Haut. Au départ, les Sœurs firent surtout des visites à domicile, puis un orphelinat fut fondé. Jusqu'en 1869 la vie de la maison de Vienne fut très difficile : maison insalubre, supérieures qui se succèdent à un rythme accéléré. Certains bien-faiteurs, famille Lempereur, en particulier, pensèrent demander la fermeture de la maison, avant de décider on consulta le Curé d'Ars qui répondit : « Il ne faut pas se décourager, car cette œuvre fera du bien plus tard, bien que beaucoup de Supérieures partent, ne vous tourmentez pas : la septième restera. »

En 1876, une Sœur est attachée à la paroisse de Saint-Martin. En 1884 la marquise Pallavicino achète et donne aux Sœurs la maison actuelle. En 1887 l'œuvre compte un asile pour 110 enfants, un orphelinat de 50 fillettes et on s'occupe de 50 externes les jeudis et dimanches. En 1896, l'œuvre des Dames de la Charité (laïques) est réorganisée. Elles s'occupaient de visites à domicile. En 1919, 80 jeunes filles les « Louise de Marillac » viennent aider les Dames de la Charité. L'orphelinat cesse de fonctionner en 1936 et en 1938 à la fermeture de l'ancien Hôpital, un centre de soins au centre ville est nécessaire, les filles de la Charité en assurent le fonctionnement. Entre 1946 et 1965, une consultation de nourrissons est organisée. En 1952 se crée un Centre Familial ménager et en 1962 une Ecole Technique. En 1977 l'Ecole Technique est reprise par une direction laïque, et le Centre de soins est présentement assuré par un personnel médical et para-médical à la Maison de Retraite de la Charité, qui retrouve ainsi une fonction médicale qui avait été celle de son emplacement avant la fermeture de l'Ancien Hôpital. L'activité de visite est reprise par des bénévoles qui l'assument dans le plus grand désintéressement, néanmoins le départ des Sœurs crée un vide tant le centre de soin de la rue des Cloîtres était devenu familier et apprécié des Viennois.

Jean-François GRENOUILLER.



## Souvenirs lointains

### d'un jour de marché à Vienne se situant dans la première décade du siècle

Ces souvenirs de ma petite enfance remontant au début du siècle, quelques années avant la guerre de 1914, sont assez flous et très fragmentés ; puisque je ne séjournais à Vienne, ou plus précisément à Vaugris chez mes grands-parents, que pendant les grandes vacances.

Leur maisonnette de pisé décrépie était située à quatre kilomètres au sud de Vienne, au bord de la grand' route qui était « l'unique » à cette époque (on ne disait pas « la 7 ») et près de la gare du chemin de fer « P.L.M. » de Vaugris.

Malgré cette proximité, c'était vraiment la grande campagne pour la petite parisienne que j'étais ; mes parents s'étant exilés dans la capitale en qualité de modestes fonctionnaires.

J'étais émerveillée par cette vie nouvelle au bord de la route poussiéreuse que je traversais chaque jour avec ma grand-mère pour emmener son troupeau de moutons et de chèvres dans un pré bordant la voie ferrée.

La grande diversion à mes jeux champêtres était les promenades à Vienne, où nous nous rendions chaque semaine au marché.

De grand matin, j'étais réveillée par les « sonnailles » et le trot des chevaux d'une grande diligence.

« Vètia lou courri » ! disait ma grand'mère parlant patois, ce qui signifiait « Voilà le courrier ! » C'était un grand coche venant des Côtes-d'Arej, emmenant derrière ses rideaux sombres, sous sa grande « bâche » des paysans portant leur marchandise à Vienne. Je n'en ai qu'un souvenir très vague, à part celui du bruit qui m'éveillait.

Mais je me souviens très bien du spectacle qui s'offrait à mes yeux, lorsque suivant ma mère sur le bord herbeux du chemin, nous partions en direction de Vienne, grossissant l'interminable cortège qui s'effilochait le long de la route. Des femmes,

en longues robes sombres, coiffées de larges chapeaux de paille, portant à chaque bras de grands paniers parfois couverts de toile blanche ou fermés par de hauts couvercles arrondis, se hâtaient vers la ville.

Entre ces deux rangées de piétons, passaient sans arrêt les « chars à bancs », véhicules carrés perchés sur deux hautes roues, tirés par un cheval et remplis de voyageurs bruyants. Les cris des conducteurs, les exclamations des passagers transportés donnaient à cette route une animation extraordinaire.

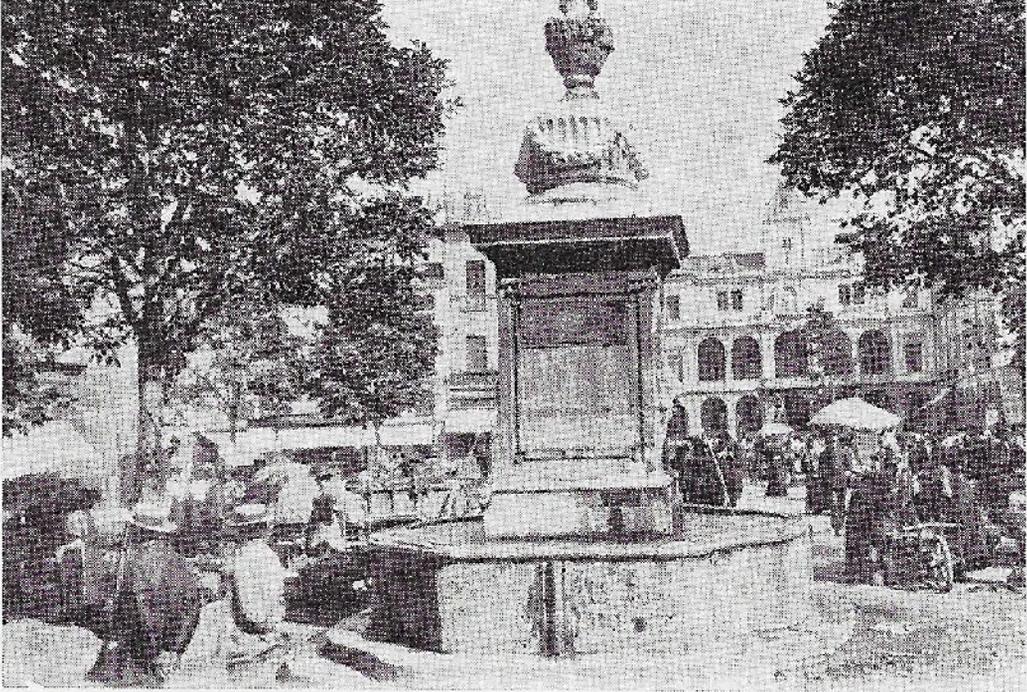
Il arrivait parfois qu'un voisin, ayant encore une place vide, tirant sur les rênes de son cheval et ralentissant à notre hauteur, nous invitât à monter sur son char.

Il était très haut, et difficile à atteindre, maman me hissait jusqu'au marche-pied ; mais quelle joie j'éprouvais perchée sur le banc de bois dur, de dominer, me semblait-il, un immense paysage.

Le tracé de cette route est encore le même aujourd'hui, nous passons tout près de la grande cheminée de l'usine de Saint-Christ qui traitait le minerai de « la Poype ». De mon siège, je voyais briller notre magnifique Rhône qui coulait à gauche dans une grande plaine plantée d'abricotiers, de cerisiers, de pêchers et de vignes. Nous passons sous le pont du chemin de fer, la voie ferrée apparaissait luisante à notre droite, car peu de maisons nous la cachaient et bientôt, à gauche, pointait le clocher de Notre-Dame-de-l'Isle derrière un rideau de peupliers, dans la verdure des vergers luxuriants.

Nous pénétrions sous l'allée de platanes, telle qu'elle est encore aujourd'hui, avançant très lentement jusqu'à la hauteur d'une petite maison blanche à un étage semblable à beaucoup d'autres. C'était « l'octroi ». Je ne me souviens plus des paroles échangées entre les conducteurs et l'employé de « l'Octroi ». L'arrêt était court, mais la file des « chars à bancs » était longue. J'étais très occupée à observer les contenus variés des voitures : volailles aux pattes ficelées caquetant bruyamment, parfois une chèvre, un agneau tirant sur des cordes qui les maintenaient attachés au fond d'un char. Il y avait aussi, se faufilant entre les attelages, des cyclistes en casquettes, et spectacle plus curieux encore, parce que très nouveau, quelques rares paysannes en longues jupes que le vent relevait jusqu'aux genoux, nédalant sur de hautes bicyclettes aux roues arrières garnies de grands filets rouges ou verts.

Je reconnais encore toutes les maisons bâties à cette époque, mais elles étaient très espacées, séparées par de vastes jardins, et bien peu d'entre elles étaient bordées par un trottoir. Maintenant de grands immeubles se sont intercalés entre elles, rem-



Le marché, place de l'Hôtel-de-Ville, vers 1910.



Vue générale du marché, place de l'Hôtel-de-Ville.

plaçant les jardins, les longues tonnelles aux dômes arrondis et si odorantes qui répandaient au printemps et en été les doux parfums de jasmin et de glycine.

Nous arrivions à la hauteur d'une belle caserne, encore neuve à cette époque, où évoluaient des dragons, puis de beaux soldats vêtus de bleu clair, des chasseurs à cheval, remplacés plus tard par des spahis aux uniformes plus chamarrés encore.

Nous passions devant « la Pyramide » que je regardais toujours curieusement, car à cette époque, on m'avait appris qu'elle était le tombeau de « Ponce Pilate ».

Les rangées de maisons de plus en plus serrées les unes contre les autres formaient une rue, de nombreuses boutiques occupaient les rez-de-chaussée ; devant les cafés s'alignaient encore de grandes caisses contenant des arbustes formant de petites haies.

En approchant de la ville, l'encombrement augmentait car, entre les voitures, plus près des trottoirs, de nombreux jardiniers, venant du quartier de « l'Isle », poussaient des voitures à bras, transportant au marché des monceaux de légumes verts aux odeurs fortes, égayés par le coloris des bouquets de fleurs aux teintes vives.

Nous passions devant la « Sous-Préfecture » admirée au passage, tant ce monument presque neuf, isolé de la chaussée par une grande grille, contrastait avec la vétusté des maisons voisines.

Quelques mètres plus loin, notre conducteur tournait à gauche dans une petite rue et s'arrêtait devant un grand portail ouvert : une « remise ». Nous descendions de voiture, notre voisin complaisant détela son cheval, car nous étions devant une écurie occupée déjà par d'autres chevaux.

Près de ce portail se dressait une auge de pierre où coulait une eau fraîche et claire, servant d'abreuvoir. Cette fontaine subsiste encore aujourd'hui dans ce coin où beaucoup de vieilles maisons furent démolies, remplacées par des constructions à usage industriel.

Ma mère, me conduisant par la main, nous longions le « Champ de Mars », grand espace entouré d'énormes platanes et bordé au sud par le « Jardin de Ville ». Plus tard, l'on construira en son centre un « kiosque » à musique, que l'on supprimera après la guerre de 1940. Au bord du Champ de Mars, quelques animaux : vaches, chevaux, attachés à des arbres groupaient autour d'eux : vendeurs et acheteurs éventuels ! Quelques-uns s'appuyant sur de gros bâtons étaient vêtus de grandes blouses bleues et coiffés de chapeaux sombres. C'était des « maquignons » disait ma mère. Au fond de la place, attachés

aux grilles du « Jardin de Ville », du petit bétail : chèvres, moutons, bêlaient tristement et j'insistais toujours pour aller jusqu'à eux pour les caresser. J'aurais tant aimé emmener une jolie petite chèvre au bout d'une corde...

Ce n'était pas un jour de foire, mais tous les samedis quelques animaux se vendaient en ces lieux qui, périodiquement pour les fêtes de « la Sainte-Anne », « la Saint-Michel », « la Saint-Antoine » se transformaient en un immense champ de foire.

Nous traversions de nouveau la route d'Avignon, elle séparait le Champ de Mars d'une sorte de grande cour (actuellement place Camille-Jouffray) limitée à droite par un groupe de très anciennes petites maisons dont l'une subsiste encore aujourd'hui (à droite près de la maternité) très reconnaissable à ses volets percés chacun d'une ouverture en forme de cœur. Mon père qui était fils de gendarme l'avait habitée dans les années 1875-1885, car cette petite maison était une très ancienne gendarmerie.

À gauche de ces modestes immubles s'étendait une façade de la « Caserne Rambaud », grand quadrilatère de bâtiments percés de rangées de fenêtres rectilignes, dont la façade principale ornée d'un grand portail en plein centre s'ouvrait sur le Cours Brillier.

Toutes les habitations modernes allant du Jardin de Ville à la Gare, ni le bureau de Poste (qui était alors rue Victor-Hugo) n'existaient pas. De grands platanes s'aligeaient devant la caserne jusqu'à la hauteur de la gare cachant à demi un petit kiosque devant lequel attendaient quelques fiacres, leurs cochers installés sur le siège. Il y avait alors un grand espace nu devant cette petite gare où ne s'érigait pas encore le monument de la victoire. Je crois me souvenir que du côté du « Grand Café Joubert » (le Glacier d'aujourd'hui) un bouquet de quatre ou cinq gros platanes ornait cette terrasse.

De l'autre côté du Cours Brillier, la même double rangée de forains, continuée par celle du Cours Romestang, offrait à peu près le même spectacle qu'aujourd'hui.

Actuellement, une heureuse décision municipale interdit toute circulation automobile dans le centre de la ville le jour du marché.

Ainsi, on retrouve un peu de l'atmosphère colorée, joyeuse des jours de marché de ma petite enfance.

Bien sûr ! nombreux sont les aspects différents de cette foule circulant sur la Place Miremont où seuls, les cultivateurs offraient les marchandises de la ferme. Les acheteurs se frayaient un passage parmi les allées et venues des paysans, poussant des brouettes, tirant des chariots chargés de paniers portant sur la

tête, des échafaudages de caisses à claire-voies, garnies de volailles gloussant et piaillant. Nous parcourions les rangées de bancs, placés comme aujourd'hui, où les paysannes assises tenaient sur leurs genoux de grands paniers couverts de torchons blancs qu'elles soulevaient précautionneusement à la demande des clients, laissant apparaître des mottes de beurre dorées posées dans de fraîches feuilles de « blettes », de choux ou de vigne. A leurs pieds, dans des paniers carrés entrouverts apparaissaient soit les oreilles d'un lapin, soit la crête rouge d'un coq cherchant à s'échapper. De cette foule bigarrée s'élevaient des appels, des exclamations en patois, que l'on n'entend plus aujourd'hui.

Passant derrière la salle des fêtes, nous longions sur un trottoir étroit des immeubles existant encore aujourd'hui (Café du Commerce, Pharmacie Normale). La chaussée était rétrécie par la présence de véhicules dételés rangés contre le Musée. Il y avait là ces grandes voitures que j'appelais « diligences » qui étaient en réalité des breaks à quatre roues (deux petites en avant, deux grandes en arrière) surmontés de hautes bâches formant une « impériale ».

Nous suivions toujours le même trottoir qui continuait tout le long de la rue Ponsard, constituée à droite par des maisons anciennes semblables à celles de la Place Miremont qui sont aujourd'hui remplacées par de grands immeubles modernes.

Sur les trottoirs très étroits les passants frôlaient les boiserie sombres, ternes de nombreuses petites boutiques (bijouteries, merceries) aux portes ouvertes qui déversaient sans arrêt des clients chargés de paquets sur la chaussée encombrée de passants.

La place de l'Hôtel de Ville ombragée de platanes n'a pas changé (à part la disparition de la statue de Ponsard enlevée par les Allemands en 1942).

La fontaine monumentale entourée de marchands de poissons répand toujours une eau fraîche, abondante me rappelant ces vers d'Albert Samain :

« Sur la petite place, au lever de l'aurore

Le marché rit, joyeux, multicolore...

.....

Et sur la dalle où coule une eau toujours nouvelle

Les poissons d'argent clair qu'une âpre odeur révèle ».

Bien souvent, nous rentrions de Vienne à Vaugris par le train. Comme elle était différente intérieurement cette gare de Vienne, de celle que nous empruntons aujourd'hui !

Nous pénétrions dans une salle d'attente, à droite, la plus populaire, car il y en avait une deuxième, à gauche : « salle d'attente de 1<sup>re</sup> classe », dans laquelle je n'avais jamais « attendu », mais dont j'avais aperçu quelques fauteuils rembourrés qui m'étaient apparus comme des objets de luxe somptueux.

Donc, notre salle d'attente de 3<sup>e</sup> classe était simplement entourée de banquettes de bois dur, toutes occupées par de nombreux voyageurs. Un grand nombre d'entre eux étaient des paysans revenant du marché comme nous. Ils se rendaient à la gare de Vaugris, pour continuer leur route à pieds, jusqu'à Reventin, Chonas ou Les Côtes-d'Arey. Les paniers vidés du beurre et des œufs, étaient remplis de produits d'épicerie, d'articles vestimentaires.

Nous traversions les voies tout à fait en face du tunnel (aucun passage souterrain n'existait) et nous pénétrions dans une salle d'attente exiguë et sombre : sorte de maisonnette, dans laquelle coulait abondamment l'eau fraîche d'une fontaine se déversant dans une niche profonde. Il me semblait toujours rentrer dans une grotte.

Les longs trottoirs donnant accès aux convois allant vers le sud n'existaient pas ; les trains des deux directions s'arrêtaient à la même hauteur (entrée ou sortie du tunnel).

Les ouvrages d'art consolidant les rochers n'étaient pas encore construits. Ce mur rocheux surplombant la gare d'où s'écoulaient constamment des filets d'eau faisant luire les anfractuosités de la pierre était très impressionnant et la proximité de ce tunnel enfumé noir et profond m'inspirait un sentiment d'effroi.

E. S.



# Recherches sur la vie et l'œuvre de Joseph BERNARD, 1866-1931, sculpteur français

par Didier CHAUTANT,  
*diplômé de l'Ecole du Louvre*

## CHRONOLOGIE SOMMAIRE

- 17 janvier 1866 : naissance de Joseph BERNARD, à Vienne (Isère).  
1881-1886 : Joseph BERNARD est élève à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Lyon.  
1887-1890 : il est élève à l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Paris.  
1892 : expose pour la première fois au Salon des Artistes français.  
1893 : obtient au Salon des Artistes français sa première récompense (« L'Espoir vaincu »).  
1899 : s'installe Cité Falguière, n° 7 (quartier de Vaugirard) où il restera jusqu'en 1921, date à laquelle il acquiert une villa à Boulogne-sur-Seine.  
Cité Falguière, il devient l'ami de Marcel Lenoir, peintre de talent.  
1905 : reçoit la commande du Monument Michel Servet, qui sera érigé à Vienne, en 1911.  
1906 : expose pour la première fois chez A.-A. Hébrard.  
1906 ou 1907 : se lie avec Mme Doutrelant, qui devient sa compagne.  
1908 : de cette union naît Jean Bernard, le 17 décembre.  
1912 : participation très importante au Salon d'Automne.  
Par la suite, participation chaque année (sauf en 1913 et en 1921), au Salon d'Automne, jusqu'en 1927.  
1913 : « Frise de la Danse », en marbre.  
1913 : « Jeune fille à la cruche », est exposée à l'Armory Show, à New York.  
1913 : une première attaque de paralysie, qui est conjurée.  
1914 : Exposition très importante à la Galerie Manzy, Joyant, à Paris.  
1914 : deuxième attaque d'hémiplégie, qui oblige Bernard à cesser tout travail.  
24 février 1917 : mariage du couple Bernard, à Paris.  
Eté de 1918 : Joseph Bernard écrit de Leveau, près Vienne, où il se repose, qu'il se remet au travail.

De 1928 à 1931 : production abondante encore, des œuvres de premier ordre retiennent l'attention des critiques et du public.

Les œuvres de Bernard tiennent la première place parmi celles que réunit Ruhlmann à l'Exposition internationale des Arts décoratifs, en 1925.

7 janvier 1931 : Joseph Bernard meurt à son domicile, à Boulogne-sur-Seine.

Depuis, plusieurs expositions importantes présentent les œuvres de Bernard au public.

## INTRODUCTION

Quelle était la situation de la sculpture en France, vers 1890, quand Joseph Bernard, sorti de l'École nationale des Beaux-Arts de Paris, commença sa carrière d'artiste ?

« La sculpture, écrit Louis Hauteœur, plus longtemps que la peinture, respecte les traditions et la nature. Au début du siècle, beaucoup d'artistes sont encore astreints aux règles, voire aux formules anciennes, à peine modifiées par les souvenirs de Carpeaux et de Dalou. Saint-Marceau, Allar, Marqueste, Verlet, Couton, Injalbert et Denys Puech sont alors les maîtres de l'art officiel » (1).

« Hydre à trois têtes », précise Jean Glay, cet art officiel « domine à l'Institut, à l'École nationale des Beaux-Arts, dans les Salons », ensemble dans lequel agit « un petit groupe de notables cooptés... Jamais si peu de responsables culturels n'ont disposé de tant de pouvoir » (2).

Les sculpteurs de l'art officiel sont, souvent, des praticiens très doués, maîtres de leur technique, habiles par leur savoir-faire. C'est l'esprit créateur qui leur fait défaut : soucieux de s'affirmer plus par la virtuosité de l'homme de métier que par un style personnel, ils prennent les éléments de leurs compositions dans les traditions académiques. « Le Salon des artistes français offrait aux visiteurs des nymphes, des satyres, des Apollons qui voisinaient avec les effigies en redingote des ministres défunts » (1).

Eugène Guillaume (1822-1905) évoquait Thésée, l'Anacréon, les Gracques. Portraitiste, il fut l'auteur de sept bustes de Napoléon.

---

(1) Louis HAUTEŒUR, « Histoire de l'art », Flammarion, t. III, p. 354.

(2) Jean GLAY, « De l'Impressionisme du monde moderne », Librairie Hachette, 1975, p. 6.

Le « Chanteur florentin », de Paul Dubois (1829-1905), accompagné de sa mandoline, ne tarda pas à prendre place sur les cheminées des demeures bourgeoises. Alexandre Falguière (1831-1900) travailla sans relâche à l'édification de monuments à la gloire des grands hommes, il a produit aussi à profusion des personnages mythologiques : Diane, Calliste, Bacchante. Emmanuel Frémiet (1814-1910), qui multiplia les statues équestres, Henri Chapu (1833-1891) et Antoine Mercié (1845-1916) furent tous trois les auteurs d'une Jeanne d'Arc.

C'est dans la sculpture monumentale que la décadence est la plus marquée, témoin le monument à Gambetta (1884), (œuvre d'Aubé Jean-Paul, 1837-1916) qui se dressait naguère sur la place du Carrousel, à Paris, qui a été dépouillé de ses bronzes en 1942, puis enlevé en 1954, témoins aussi les innombrables monuments aux morts de la guerre 1914-1918.

« Un même style », écrit Jean Selz, « un même souci de vérité anatomique, une même recherche du geste gracieux ou noble donnent un air de parenté à toutes ces œuvres qu'on pourrait croire taillées par le même ciseau » (3).

Le jugement de Jean Laude est particulièrement sévère : « Ce qui nous semble être les prémices — ou les prémisses — de l'art actuel est aussi, avant 1914, occulté par une statuaire où la III<sup>e</sup> République, mère des arts, des armes et des lois, affirme ses idéaux laïques, obligatoires, patriotiques, demi-mondains, économiques et sentimentaux. Et la France ne constitue pas une exception... cette statuaire officielle, en tous les pays, pour la caractériser, le terme de « décadence » est encore trop faible » (4).

Cependant, Rodin (1840-1917) est célèbre depuis qu'il présenta ses œuvres en Autriche, à Vienne (1883). Modeleur prodigieux, il libéra la sculpture des entraves qu'imposait l'académisme. « Cette vie que Rodin réussit à insuffler à la matière avec la sensualité qui fut souvent objet de scandale, ne nous apparaît chargée de tant d'émotion et de puissance que parce qu'il sut l'exprimer par d'autres moyens que ceux de la sculpture antique. La façon irrationnelle dont il établit ces mysté-

---

(3) Jean SELZ, « Découverte de la sculpture moderne », ouvrage édité par la Guilde du Livre et les Fauconniers, à Lausanne en 1963, p. 1.

(4) Jean LAUDE : dans « l'Année 1913 », ouvrage collectif sous la direction de L. Brion-Guerry, Paris, Klincksieck, 1971, t. I, p. 204.

*Louis Hauteœur* fut successivement professeur à l'Université de Caen, directeur des Beaux-Arts en Egypte, conservateur du Musée du Luxembourg, professeur à l'École nationale des Beaux-Arts et à l'École du Louvre.

rieuses corrélations entre la pensée et le geste, est une des manifestations les plus saisissantes de son génie » (5).

Rodin eut des imitateurs, des suiveurs, mais il n'eut pas d'élèves. Ses collaborateurs, dont certains devinrent de grands sculpteurs, s'éloignent de son exemple. En 1902 Bourdelle proclame qu'il est « l'antidisciple de Rodin » (6). Louis Schnegg (1864-1909), condisciple de Joseph Bernard à l'École nationale des Beaux-Arts de Paris, qui fut, comme Bourdelle, un praticien de Rodin, « donne à sa sculpture un aspect moins accidenté, plus uni, plus simple, il fait disparaître les traces du modelé, du coup de pouce », créateur de trous et de bosses chers au maître. Il exerce une grande action sur tout un groupe d'artistes auquel on a donné le nom de « la bande à Schnegg », et qui réunit des sculpteurs de grand talent : Jane Poupelet, Wlérick, Cavaillon, etc. (7).

D'autres encore réagissent contre Rodin, notamment, parmi les plus grands, Maillol (1861-1944) et Joseph Bernard (1866-1931).

Tous ces artistes aspirent à affirmer leur indépendance, à exprimer par l'art leur propre personnalité. La vie et l'œuvre de Joseph Bernard n'ont pas encore fait l'objet d'une étude d'ensemble. Il est tentant et souhaitable de chercher à les mieux connaître non pas tellement à cause de la réputation de l'artiste, mais surtout parce qu'il tient une grande place, une place de premier ordre, dans l'histoire de la sculpture française.

## PREFACE

Joseph Bernard parlait peu, il écrivait moins encore. Son fils, qui était âgé de vingt-trois ans quand mourut son père, déclare que celui-ci ne lui a « pas dit deux cents paroles tout au long de sa vie ».

Pour tenter de découvrir l'homme que fut Joseph Bernard, j'ai d'abord recouru au moyen d'information qui était le mieux à ma portée : les articles parus dans les revues d'art, les journaux locaux et régionaux, voire nationaux. J'ai pu, ainsi, connaître un nombre considérable de faits, mais les chroniques parues dans la presse ne peuvent former un tout cohérent, elles pré-

---

(5) Jean SELZ, *op. cit.*, p. 107.

(6) Louis HAUTECEUR, *op. cit.*, p. 356 et 357.

(7) Louis HAUTECEUR, *op. cit.*, p. 355.

sentent donc des lacunes, parfois des erreurs dues à la hâte avec laquelle elles ont été écrites (1).

Il est paru, certes, des monographies sur Joseph Bernard, qui si brèves qu'elles soient, sont précises et denses. Mais, soit à cause de l'absence quasi totale de tout propos — écrit ou oral — de l'artiste, soit à cause de la discrétion de ses amis, les auteurs de monographies ne pouvaient guère donner qu'une idée incomplète, voire fragmentaire, de l'homme et de l'œuvre (9).

Certaines de ces erreurs et de ces lacunes sont relevées grâce à la consultation des archives que peuvent détenir les services publics et les particuliers. En fait, je n'ai eu connaissance que de documents officiels. Les archives de la Ville de Vienne, du département de l'Isère, les Archives nationales, celles de plusieurs musées, des écoles d'art et de l'Institut d'art de Paris, m'ont procuré une ample moisson d'informations, dont l'exactitude n'est généralement pas douteuse. Mais, je n'ai eu à aucun moment accès à des documents privés, qui m'auraient sans doute permis de sortir du champ étroit dans lequel se tiennent les spécialistes des services officiels et qui m'auraient apporté le souffle de la vie.

Il est encore possible, heureusement, de s'entretenir avec ceux des contemporains de Joseph Bernard qui l'ont connu ou qui, bien que ne l'ayant jamais rencontré, ont conservé le souvenir des propos qu'ils ont entendus sur le sculpteur viennois. La difficulté est de découvrir ces témoins, directs ou indirects, et de distinguer, dans les faits qu'ils relatent, les erreurs qui peuvent être dues à un manque d'objectivité ou simplement aux défaillances ou aux égarements de la mémoire.

---

(1) Au départ, ma tâche a été facilitée à une volumineuse collection d'articles dus aux critiques d'art, que M. Jean BERNARD a bien voulu me communiquer (3). Il y a joint un dossier sur une œuvre capitale de son père, le monument Michel Servet, ce qui m'a permis de saisir les problèmes que pose cette œuvre. J'ai pu consulter aussi la collection des photographies de sculptures de Joseph Bernard que détient son fils. C'est une documentation unique.

(2) Comme monographie, en dehors d'articles de journaux ou de revues, on ne peut guère citer que : « Joseph Bernard » par Tristan Klingsor, Paris, 1924 (la plus précise et la plus complète, malgré sa brièveté), — « Joseph Bernard », Vienne, Blanchard frères, 1934, recueil de textes plutôt que monographique — Renée Boullier, « Joseph Bernard », Paris, 1972, bien illustrée.

(3) Jean BERNARD, né en 1908, graveur, sculpteur, peintre, a regroupé des membres du Compagnonnage, en 1941, en fondant l'Association des « Compagnons du Devoir ». Voir *in fine*, l'effort qu'il accomplit en vue de la mise en valeur des œuvres du grand sculpteur que fut son père.

La tâche entreprise était donc immense, Au surplus, elle était difficile et délicate, car il faut encore « situer » l'homme en son temps, rappeler les événements principaux de l'époque, chercher à savoir dans quelle mesure ils ont retenti sur l'artiste et comment celui-ci a agi sur son temps.

Ces évocations ne peuvent être de simples rappels abstraits, qui laisseraient le lecteur indifférent. Pour que celui-ci « entre » vraiment dans la vie de Joseph Bernard, il faut qu'ils deviennent son compagnon et qu'il ait, avec lui, une vue concrète des êtres et des choses. Pour que cette vue soit exacte, il est souhaitable que ce compagnon connaisse les lieux où l'homme a vécu et même les mœurs de ces temps révolus, ce qui est bien difficile pour nos contemporains qui vivent dans un monde bien différent de ce crépuscule que fut le début de notre siècle. A cet égard, j'ai été favorisé, car j'ai pu, pour ainsi dire, mettre mes pas dans ceux qu'avait faits mon compatriote, de vingt-six ans mon aîné. J'ai vécu à peu près comme les gens de son temps, puisque je suis de la génération qui a suivi la sienne. Au surplus, j'ai rapproché les faits individuels, les faits locaux des événements nationaux, tenté que j'étais par le dessein de procéder à une exacte reconstitution historique. Il est bon, semble-t-il, qu'une époque soit « sentie », parce que évoquée par un homme qui l'a vécue.

Cette ouverture sur le monde ne doit pas faire perdre de vue qu'il s'agit essentiellement d'étudier la vie et l'œuvre d'un artiste, et que, par suite, finalement, ce sont les caractères de l'œuvre, le style de l'homme qu'il faut mettre en évidence.

Je devais donc chercher à connaître les œuvres. A cet égard, j'ai eu le privilège de voir, non seulement les sculptures qui se dressent dans les musées ou sur la voie publique, mais aussi celles, nombreuses que conserve son fils, M. Jean Bernard, et les œuvres qui ont fait l'objet de deux expositions rétrospectives que j'ai pu visiter tout à loisir, celle de 1972 à l'Hôtel de Ville de Boulogne-sur-Seine, et celle, la plus complète, organisée en 1973, au Musée Rodin, par Mme Goldscheider, alors conservateur de ce musée.

J'ai, ainsi, été amené à porter des jugements de valeur au point de vue esthétique. Ces jugements sont très subjectifs. Ils n'ont d'autre mérite que de susciter des réactions chez les spectateurs, et, par suite, des provoquer ou d'entretenir un dialogue entre eux et les œuvres, ce à quoi doivent tendre toutes les rencontres des uns et des autres, puisque l'art est l'un des meilleurs moyens d'établir des communications entre les hommes à travers les siècles et à travers l'espace.

*Les grandes périodes de la vie, et, particulièrement, de l'activité de Joseph Bernard.* — Il semble que l'on peut envisager, pour l'étude de la vie et de l'œuvre de Joseph Bernard, d'une part, la période de formation et de tâtonnements, et d'autre part, celle du succès qui ne tarda pas à être troublée par la maladie, contre laquelle le travailleur obstiné que fut Joseph Bernard lutta jusqu'à la mort.

Le schéma retenu pour notre étude est présenté suprapage 1.

\*  
\*\*

La documentation que j'ai rassemblée, je la dois aux nombreux interlocuteurs que j'ai sollicités au cours de ma quête. Je ne puis les citer tous. Je nomme seulement ceux de qui j'ai reçu les apports les plus précieux :

— Mme Benneteau, née à Vienne, a fréquenté les époux Bernard, particulièrement durant le temps où elle fut élève à l'École des Beaux-Arts de Paris ;

— Mme Adrien Cheney, dont le père, Joseph Brenier, fut en relations très suivies avec Joseph Bernard lors de l'exécution du monument Michel Servet ;

— Mme Gabriel Faure : son père Paul Vitry, historien d'art, conservateur du département des sculptures au Musée du Louvre, étudia l'œuvre de Joseph Bernard, notamment dans le monument qu'est l'« Histoire de l'Art », dirigée par André Michel. Le mari de Mme G. Faure, ami de Joseph Bernard, était romancier, poète, chanteur de la vallée du Rhône et de l'Italie du Nord. Il fut chef de cabinet du Sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, Dujardin-Baumetz, puis, en 1924, inspecteur général des Beaux-Arts ;

— Mme Maxia : son père, Félix Bernard, était le neveu du sculpteur. Elle n'a pas connu celui-ci, mais elle fut en relations suivies avec la veuve de celui-ci. Elle est une fervente admiratrice des œuvres de son grand-oncle ;

— M. Jean Bernard : j'ai indiqué ci-dessus toute la documentation, toute l'information que je lui dois ;

— M. Henry Chaumartin, né à Vienne en 1900, a admiré tout jeune l'œuvre de Joseph Bernard, il est devenu un ami fidèle de M. Jean Bernard ;

— Henri Chauvin (1889-1876), assistant de Joseph Bernard de la fin de l'année 1912 au début de l'année 1915. Il vouait une grande reconnaissance à son maître ;

— M. Stanislas Fumet, né en 1896, écrivain, philosophe, président de la société Paul Claudel, membre directeur du Centre catholique des intellectuels français, a publié, notamment, une série d'études : « La poésie à travers les âges » dans la collection « Sagesse et cultures » dirigée par Jacques Maritain. Dès son arrivée à Paris, tout jeune encore, il connut Joseph Bernard et Marcel Lenoir. Il admire les œuvres de Joseph Bernard comme le montrent les nombreuses chroniques parues dans les revues d'art et dans plusieurs quotidiens ;

— Grange Claude (1910-1973), Viennois, fils et voisin d'un concurrent du père de Joseph Bernard membre de l'Institut, Commandeur de la Légion d'honneur — bien que n'ayant pas appartenu tout à fait à la génération de Joseph Bernard, a quelques souvenirs sur celui-ci ;

— M. Hilbert Georges, né en 1900, a participé aux expositions de « La Douce France », avec Joseph Bernard — un des rares amis de celui-ci qui l'aient accompagné à sa tombe — membre de l'Institut ;

— M. Jaillet Charles, né à Vienne en 1904, collectionneur d'œuvres d'art, a particulièrement étudié l'histoire de sa ville natale, et a acquis, à ce titre, une grande notoriété ;

— M. le Docteur Jouffray, dont le grand-père, Camille Jouffray, fut maire de Vienne, député, sénateur, président du « Comité Michel Servet » ;

— M. Rudier Georges, fondateur, a succédé à son oncle, Alexis Rudier, qui était le maître de la fonderie où furent coulées certaines des œuvres de Joseph Bernard.

Je n'oublie pas les conservateurs des Musées, qui m'ont si obligeamment donné leur concours :

— Mme Brauwald, conservateur au Petit-Palais, dont l'obligance fut un encouragement ;

— M. Ruff André, (+ 1974), qui fut un de mes amis, Conservateur des Musées de Vienne, d'un grand dévouement, il ouvrait aux chercheurs tous les dossiers qu'il possédait, avec le vif désir d'être utile.

## LES DESSINS DE JOSEPH BERNARD.

Notre étude est exclusivement consacrée à l'œuvre sculptée de Joseph Bernard. Il ne faut pourtant pas oublier que « Bernard dessinait continuellement, c'était sa manière de vivre », écrit Luc Benois (« Gazette des Beaux-Arts », 1<sup>er</sup> semestre 1932). Ses dessins, ses lavis, ses aquarelles, ses pastels sont les œuvres d'un grand artiste. Quelques-uns ont été reproduits dans des albums. Certains ont été présentés dans diverses expositions. Il y en a dans quelques Musées. Cependant, des milliers restent inconnus. Il est souhaitable qu'une dotation permette au Musée de Vienne d'en montrer une partie.

## LA VIE ET L'ŒUVRE DE JOSEPH BERNARD

*Note préliminaire.* — Les œuvres de Joseph BERNARD ont fait l'objet d'un catalogue établi par sa veuve et son fils, M. Jean BERNARD, en 1932 : « Le monument Michel Servet de Joseph Bernard avec un avant-propos de R. Cantinelli suivi d'un catalogue complet de l'œuvre de Joseph Bernard » (Les Editions G. Van Oest, Paris, 1932).

Cet ouvrage étant épuisé en librairie, nous avons eu beaucoup de mal à nous le procurer. Nous avons eu la joie de l'acquérir, car il a été le point de départ de toute notre étude.

Nos recherches nous ont amené à y rectifier quelques erreurs et à combler quelques lacunes.

Tout au long de notre étude, il est souvent fait référence à l'ouvrage en question : nous le désignons simplement par ces mots : « Catalogue de 1932 ».

### I. — AVANT LE GRAND ESSOR : 1866-1904.

#### A. — 1866-1886 : de la naissance à la sortie de l'École nationale des Beaux-Arts de Lyon.

Joseph Bernard est né à Vienne (Isère) le 17 janvier 1866. Son frère aîné, Louis, était né le 7 décembre 1863. Sa sœur, Marie-Louise, naîtra le 23 octobre 1868.

Son père, Fleury Bernard, né le 29 juillet 1841, était tailleur de pierre. Il était le fils d'un ouvrier tanneur, établi à Vienne. Sa mère, Françoise Remilly, née le 18 janvier 1843 à Chimilin (canton de Pont-de-Beauvoisin, Isère), était couturière ; son père, après avoir travaillé comme maréchal-ferrant à Chimilin, vint vivre à Vienne avec sa femme et sa fille ; il était alors scieur de long.

Les parents de Fleury et de Françoise habitaient des logements ouvriers « en Cuvrière », quartier où l'on entendait le clic clac ! des ateliers de tissage et où circulaient des voitures chargées de pièces de drap ou de matériel industriel. Au rez-de-chaussée, des dépôts de marchandises, quelques bistrots et quelques épiceries mal éclairés, où l'on buvait sur le zinc : le ciel semblait obscurci ; alors que l'on est dans un pays de clarté, l'atmosphère est plutôt lourde.

Les jeunes époux s'installent 8, rue du Bac (devenue « rue du Rhône »), dans une maison aujourd'hui disparue. Ils vivent donc au bord du grand fleuve, sous un vaste ciel, face à un horizon lointain.

Le ménage quitte la rue du Bac pour vivre dans un quartier plus « central », au numéro 3 de la rue Milleret. La maison existe encore. Les logements ouvriers qu'on y voit rappellent ceux du siècle dernier, mais ils sont pourvus aujourd'hui des installations confortables que permet l'alimentation en eau, en gaz, en électricité. Toutes proches sont les allées que parcourent les promeneurs et que bordent des magasins, des cafés accueillants, au-dessus desquels sont aménagés des appartements bourgeois.

Plus tard, la famille s'installera dans le quartier des « Portes de Lyon », rue Macabrey, près de la campagne de Leveau, que la Sévenne arrose avant de se jeter dans le Rhône. C'est là que Fleury Bernard dressera un abri qui constituera son atelier de tailleur de pierre. Il ouvrira, ensuite, un autre atelier, dans une construction en maçonnerie, rue du Cimetière.

Vienne est alors une ville de vingt-cinq mille habitants ; dix mille d'entre eux travaillent dans l'industrie drapière. La plupart reçoivent de fort modestes salaires. Fleury, bien qu'ayant « un métier », est parmi les ouvriers les plus mal payés (1).

Les jeunes époux sont donc pauvres. Ils n'ont guère d'autre souci que de gagner le pain de chaque jour pour élever dignement leurs enfants. Le climat lui-même incite à l'effort : continental, il est rendu stimulant par le contraste des saisons. Plutôt chaud l'été, il est assez froid l'hiver, dont la rigueur est parfois soudainement accrue par une « bise » violente, qui, plus au sud, prend le nom de mistral. A sa manière, la lumière est exaltante aussi, car elle annonce l'azur méditerranéen.

---

(1) En août 1883, le Conseil général de l'Isère, appelé à statuer sur une demande de subvention présentée en faveur de Joseph Bernard, précise que le père de celui-ci « n'a d'autre ressource que le produit de sa journée de travail, qui est de trois francs » (Archives du département de l'Isère).

PLANCHE I



A  
Fleury BERNARD



B  
Françoise REMILLY

La pauvreté n'exclut pas la joie de savourer, à l'occasion, les produits de la région, notamment ceux qui l'on tire de ce jardin fécond qu'est la vallée du Rhône à proximité de la ville.

Fleury et sa femme n'avaient aucune formation scolaire. Lors de leur mariage, en 1862, ils ne purent signer l'acte établi par l'officier d'état-civil. Quatre ans plus tard, quand Fleury déclara à la mairie la naissance de Joseph, il avoua la même incapacité : il était le seul des assistants à ne pas signer l'acte, « pour ne savoir de ce enquis » (2).

A l'occasion, cependant, Fleury affirmait une forte personnalité, la légitime fierté de l'homme qui remplit courageusement sa tâche. Il ne craignait pas de proclamer qu'il était libre-penseur. C'est en libre-penseur qu'il élève ses enfants. A sa mort, en 1907, il reste fidèle à ses convictions de toujours : il est enterré civilement.

Joseph Bernard fréquenta l'école primaire. Il fut aussi un élève assidu des cours de l'École municipale de dessin, que dirigeait l'excellent professeur, peintre de qualité, homme généreux très estimé, que fut Tony Zacharic. A cette école, Joseph obtint, dès son jeune âge, en 1881, le premier prix de dessin.

A la maison, il s'essayait au maniement des outils de son père : il tailla directement dans la pierre, à douze ans, un buste appelé « République », et, deux ans plus tard, deux lions, témoins de l'éveil artistique de l'enfant.

Joseph s'attarda sans doute dans les musées de la ville de Vienne, où se trouvaient réunis des vestiges de l'époque gallo-romaine. D'autre part, il accompagna son père quand celui-ci travaillait à la restauration des monuments : Temple d'Auguste et de Livie, Cathédrale Saint-Maurice, Eglise Saint-André-le-Bas. Ce travail ne put le laisser indifférent (3).

Le sentiment du beau chez Joseph Bernard fut peut-être suscité plus profondément par la contemplation de la nature. On imagine volontiers le jeune homme regardant du haut des collines chevelues qui entourent la ville, la vallée étroite, le

---

(2) La proportion moyenne des conscrits illettrés, dans le département de l'Isère, qui avait été de 58,8 % en 1831, de 39,60 % en 1846, tombe à 18 % en 1861 (rapport présenté à M. le Préfet de l'Isère, en 1875, par M. Jacoulet, inspecteur d'Académie).

(3) Selon Maurice FAURE (« Vienne, ses monuments religieux », Blanchard, Vienne, 1934), Joseph BERNARD, vers 1885, pendant que son père était occupé à des réparations à l'église Saint-André-le-Bas, sculpta des visages un peu larges à la retombée des arcs de la chapelle Saint-Joseph, Maurice FAURE tenait cette précision de M. Charles JAILLET, historien au savoir très étendu, chercheur passionné de l'histoire de notre pays.

fleuve impétueux qui semble se complaire à étendre, près de Vienne, le miroir qu'il offre au ciel : le Rhône, en effet, au lieu de courir à son delta lointain avec sa hâte coutumière, change son cours pour assurer un meilleur contact avec la ville.

Joseph Bernard n'avait pas encore seize ans quand, le 1<sup>er</sup> octobre 1881, il entra à l'École nationale des Beaux-Arts de Lyon. Dans la section de la sculpture, il reçut l'enseignement de Fabisch, auteur de la Vierge de la grotte de Lourdes, et du docteur Tripiet, professeur d'anatomie qui n'oubliera pas l'élève studieux que fut Bernard. Excellent élève, celui-ci reçut plusieurs fois le prix de sculpture et le prix d'anatomie.

Dès l'année 1883, le Conseil général de l'Isère et la Ville de Vienne accordent à Joseph Bernard des subventions dont le total atteint, certaines années, onze cents francs par an. C'est plus que ne gagnaient les ouvriers les plus mal payés de l'industrie drapière. La subvention lui sera maintenue tout au long de ses séjours à l'école de Lyon, c'est-à-dire jusqu'en juillet 1886. Il en bénéficiera encore à l'École nationale des Beaux-Arts, à Paris, de 1886 à 1889-1890.

#### B. — 1886-1891.

1886 : Joseph Bernard a vingt ans. Diverses hypothèses ont été émises au sujet de ses obligations militaires. Nos recherches nous ont permis d'établir qu'il en avait été dispensé : le procès-verbal du Conseil de révision qui s'est réuni, le 25 avril 1887, pour le canton de Vienne-Nord, porte, en regard du nom du conscrit qu'est Joseph Bernard, la mention : « Bon dispensé — frère sous les drapeaux ». Son frère aîné Louis était, en effet, de la classe 1883, il fut soldat au 30<sup>e</sup> régiment de ligne (4).

Dès lors, Joseph put continuer ses études. Il entra, après concours, à l'École nationale des Beaux-Arts de Paris, le 18 juillet 1887. Il fut l'élève du statuaire Cavellier. Quelques récompenses lui furent attribuées à l'occasion de concours organisés au sein de l'école. Il se fit remarquer davantage par ses absences : il avait acquis dans l'atelier de son père et surtout à l'école de Lyon, une certaine habileté technique à laquelle il attachait plus de prix qu'aux données théoriques et à l'enseignement d'un maître « officiel ».

Comme beaucoup d'autres jeunes artistes, Joseph Bernard aspirait à la « liberté de la recherche indépendante qui lui

---

(4) Le document a été consulté aux Archives départementales de l'Isère.

paraissait nécessaire pour le complet développement de ses dons » (Valotaire, « The Studio », London, 15 février 1924).

D'autre part, à l'école de la rue Bonaparte, il fait bientôt « figure de libertaire, de révolté, un révolté peu théâtral sans doute et peu bruyant, ne croyant guère aux manifestes, aussi rebelle au romantisme qu'à la pseudo-tradition... Il travaillait dessinait sans relâche » (Paul Fierens, « L'Art et les artistes », décembre 1923) (5).

Comment Joseph Bernard en était-il venu à partager les idées libertaires ? Certes, il y avait, à Vienne, vers 1880, un foyer anarchiste qui fit beaucoup parler de lui, à cause surtout de l'action de Pierre Martin, dit « le Bossu » ou « Martin Bobosse », autodidacte, propagandiste passionné, à l'éloquence entraînant. Il sera l'un des principaux rédacteurs du journal hebdomadaire édité à Paris, « le Libertaire ».

Durant la décennie 1880-1890, Lyon devint le premier centre de l'activité anarchiste de France. Les anarchistes de Paris ne restaient cependant pas inactifs. Jean Grave va publier bientôt « Les Temps nouveaux », et Pouget ne tardera pas à fonder « Le Père Peinard » (Maitron, « Histoire du Mouvement anarchiste en France, 1880-1914 », Paris, 1931, p. 131).

A l'époque, plus d'un écrivain et d'un artiste affirmaient une sympathie quelque peu agissante à l'égard du mouvement anarchiste. Une telle sympathie paraît surprenante aujourd'hui, car c'était le temps des attentats qui étaient unanimement condamnés par la population. Mais il faut reconnaître que l'un des plus ardents doctrinaires de la théorie libertaire, Jean Grave, ne prônait pas la « propagande par le fait ». Il comptait, parmi les abonnés à son journal, J. Ajalbert, P. Adam, E. Arène, L. Ménard, Aurélien Scholl, A. France, J.-K. Huysmans, S. Mallarmé, Leconte de Lisle, G. Lecomte, Rémy de Gourmont, etc... Pour assurer l'illustration de ses idées par le dessin, Jean Grave recueillit l'adhésion de Steinlen, Willette, Roubille, Iribe, Grandjean, Luce, Signac, Couturier, Delaw, Delanoy, Van Dongen, Labasque, Jossot, Kanka (cf. le mémoire de maîtrise présenté par Aline Dardel : « l'étude des dessins dans les journaux anarchistes de 1895 à 1914 »). Camille Pissarro, lorsqu'il fut parvenu à la célébrité et à la fortune, subventionna largement le journal de Jean Grave : par deux fois, il paya les sommes dues à l'imprimeur pour permettre au journal de continuer de paraître (op. cit. Maitron, p. 132).

---

(5) Paul FIERENS était professeur d'esthétique et d'histoire de l'art moderne à l'Université de Liège, critique d'art au « Journal des débats » et aux « Nouvelles littéraires ».

On voit dans quel climat Joseph Bernard adhéra à des idées subversives. En fait, il semble bien qu'il ne fut jamais un militant. Taciturne, plus orienté vers la vie intérieure que tenté de participer à des luttes politiques ou sociales, il n'a dû retenir des théories libertaires que l'essentiel d'une sorte d'éthique individualiste.

On est peu renseigné sur l'activité artistique de Joseph Bernard durant la période 1866-1891. Le catalogue, établi en 1932 par la veuve et le fils de l'artiste (M. Jean Bernard), énumère, sous les millésimes de cette période, huit œuvres seulement, dont deux portraits (le grand-père et la sœur de Joseph Bernard). Déjà, le jeune sculpteur modèle une terre cuite intitulée « Femme et enfant », sujet qu'il reprendra sous diverses formes au cours de sa carrière.

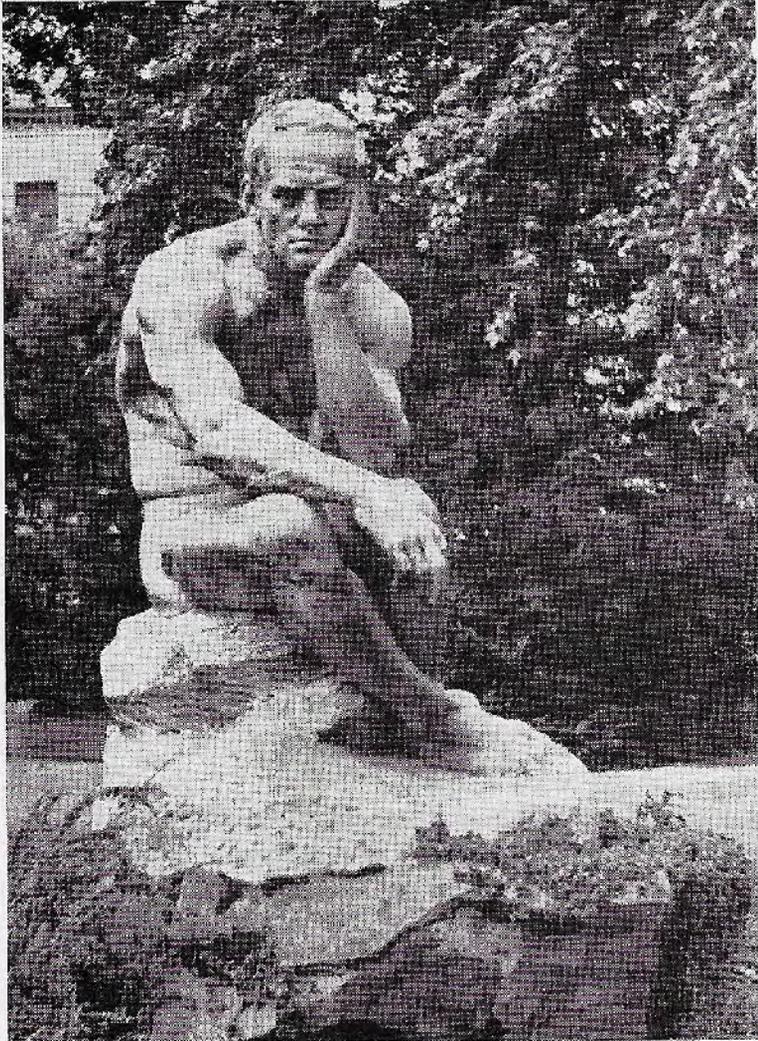
Il est l'auteur, en 1891, d'une vasque qui témoigne de son sens décoratif et d'un sentiment tragique des passions : sur les flancs de la vasque « court une guirlande humaine, grappes harmonieuses où resplendit la chair, corps suppliciés de caresses, vaincus au combat d'amour » (Léon Rictor, « L'Art décoratif », mai 1908).

Une coupe est la première pièce de bronze qui apparaît dans son œuvre. Cette coupe, que conserve une petite nièce du sculpteur, a un fond très plat, légèrement creusé ; du bord s'élèvent, très élancés, serrés l'un contre l'autre, l'homme et la femme. Ce fut sans doute un cadeau que fit Joseph Bernard à son frère, en 1889, lorsque celui-ci se maria. Elle est d'une élégance dans l'esprit de l'époque.

C'est peut-être au cours de la même période que furent modelées huit statuette d'appartement, en terre cuite, dont on ne connaît l'existence que par des photographies. Chacune a reçu un nom : « le Nid » (esquisse pour une figure de jardin : femme tenant un oiseau), « Bacchante » (buste de femme), « Pierrot », « Buste de satyre », « Printemps » (femme tenant une brassée de fleurs), « Madame Bovary », « Flore » (buste de femme). Par leur grâce apprêtée, par les artifices dont elles sont chargées, ces statuette font un appel facile à la sensibilité.

C'est sous le millésime 1891 que figure, dans le catalogue de 1932, la première grande œuvre de Joseph Bernard : « l'Espoir vaincu », qui sera exposée, en plâtre, au Salon de 1893, l'œuvre en marbre en 1898. Cette statue représente un homme nu, grandeur nature, assis sur un bloc de rocaille et dans une attitude voisine de celle du « Penseur » de Rodin (bronze, 1880). Elle met en évidence, avec un certain souci des détails, les qualités propres et le dessein de Joseph Bernard : sculpter un corps d'une exacte précision anatomique, « le visage émacié, coupé

PLANCHE II



A - L'Espoir vaincu.

de rides, les épaules anéanties (Léon Rictor, « l'Art décoratif », mai 1908), inquiet, déchiré par le doute, s'interrogeant comme s'il cherchait le sens de son chagrin.

Remarqué au Salon des Artistes français, en 1893, « l'Espoir vaincu » valut à Joseph Bernard une médaille de bronze. Pour la statue en marbre, en 1898, il reçut une médaille d'argent. Malgré son état de pauvreté, Bernard avait engagé de grands frais pour accomplir son œuvre, car, en 1897, elle fut l'objet d'une mise au point en Italie (Archives nationales, F 21, 4290).

L'œuvre en marbre est aujourd'hui dans le Jardin public de la Ville de Vienne, où les intempéries la dégradent. Statue de grande qualité, il est urgent de la mettre à l'abri.

Une autre œuvre en bronze, conservée à Vienne (au Musée des Beaux-Arts), d'un intérêt moindre, est le « Joueur de boules », inscrit au catalogue de 1932 sous le millésime 1891. Ultérieurement, elle fut coulée de nouveau, spécialement pour être offerte à M. Huguenin, champion de tir et de pointage au grand concours de boules qui eut lieu à Vienne en septembre 1894 (« Le Moniteur viennois », 28 décembre 1894).

### C. — 1891-1904.

C'est dans le quartier Vaugirard que s'établit Joseph Bernard quand il sortit de l'École nationale des Beaux-Arts. Il a d'abord changé souvent d'adresse jusqu'en 1899, date à laquelle il installa son atelier, qui fut aussi son gîte, 7, impasse Frémin, voie qui, depuis, a pris le nom de Cité Falguière. Il y travailla jusqu'en 1921.

C'était, et c'est encore, une impasse du XV<sup>e</sup> arrondissement de Paris, qu'habitaient de nombreux artistes. « Leurs ateliers, écrit Léon Rictor (« l'Art décoratif », mai 1908) se trouvaient au milieu de cahutes mal éclairées... de terrains vagues que hérissaient la bardane et le chardon ».

A l'époque, il se lia d'amitié avec Marcel Lenoir, son voisin d'atelier, peintre passionnément attaché à son art. Lenoir se faisait remarquer à Montparnasse par ses extravagances et son insupportable superbe (6). Il n'en est pas moins reconnu comme l'un des meilleurs peintres religieux de son temps par

---

(6) Dans « Montparnasse vivant » (Paris, 1962, p. 184-185), J.-P. CRESPELLE écrit à propos de Marcel LENOIR : « Sa foi démesurée en son génie, son exaltation tapageuse, son dogmatisme, son autorité cassante... éloignaient de lui les artistes du quartier ».

Le Musée des Beaux-Arts de Vienne possède un tableau de LENOIR : « Bénédicité », qui est à l'écart dans un local annexe de l'église Saint-André-le-Haut. Cette œuvre est digne d'être en bonne place dans le Musée.

l'auteur de l'article qui lui est consacré dans le « Dictionnaire biographique des artistes contemporains » (Paris, 1910-1930, t. II, p. 376).

Lenoir et Bernard étaient unis par la pauvreté et aussi par leur robuste foi dans l'avenir. L'ardeur exaltante du peintre trouvait un vibrant écho chez le sculpteur. Relatant une visite qu'il avait faite cité Falguière en 1900, le critique d'art Edouard Mary (« L'Art vivant », 1<sup>er</sup> mars 1931) écrit au sujet de Joseph Bernard : « Je le revois tel qu'il était alors... Il riait comme un enfant, de façon charmante, à propos de tout et de rien. Il était la cordialité, la bienveillance, la générosité même ; sa franchise était absolue, comme ses haines et ses admirations. Sa magnifique carrure en toutes choses, qu'il tenait d'ancêtres rustiques, n'était pas sa moindre vertu. Le plaisir de Bernard était d'avoir quantité d'oiseaux. Il avait établi, dans l'embrasement d'une fenêtre de sa resserre, une volière où s'ébattait tout un peuple ailé ».

Son ami Gabriel Faure, dans « Mes Alyscamps » (« les Horizons de France », Paris, 1948, p. 39) note : « De 1898 à 1910, pendant les quinze années de sa maturité, il passa toutes ses nuits dans une imprimerie, à exécuter je ne sais quels dessins lithographiques ; bien souvent, à la tombée du jour, quand je rentrais à pied pour faire un peu d'exercice, je le rencontrais sur mon chemin ; il traversait une partie de Paris pour aller à son travail, qu'il ne quittait que vers deux heures du matin. Il retraversait Paris, dormait dans son atelier de la Cité Falguière afin de pouvoir, dès l'aube, se remettre à tailler des pierres, sa seule passion ».

En fait, il ne reste aucune trace de ces lithographies. Sans doute Joseph Bernard a-t-il été plus souvent occupé à de durs travaux qui ne nécessitaient aucune formation particulière. Il gagna donc difficilement sa vie tout en poursuivant, sans relâche, la pratique de la sculpture. Lorsque la fatigue rendait le marteau trop lourd, il ne s'abandonnait pas au repos : inlassablement, il dessinait.

D'autre part, il est peu vraisemblable que Gabriel Faure ait rencontré Joseph Bernard chaque soir jusqu'en 1910, car, à partir de 1908, celui-ci dut consacrer presque tout son temps à l'exécution du monument Michel Servet et, par suite, il fut sans doute amené à abandonner son activité nocturne dans le centre de Paris.

En 1903, Bernard était en relation avec Rodin, car, le 3 juillet, il lui écrivait : « J'ai été heureux d'être des vôtres à cette grande manifestation d'art du 30 juin ». Cette manifes-

tation est celle dont M. Champignuculle rend compte dans son ouvrage : « Rodin (Paris, Semogy, 1967, p. 220). Gaston Varenne relate cette fête, qui eut lieu, le 20 juin 1903, dans des jardins, à Vélizy (7).

Joseph Bernard écrit de nouveau à Rodin en 1906. Selon A.-H. Martinie (« La sculpture », Paris, Rieder, 1928, p. 70), « Bernard travailla pour Rodin qui le conquit à l'art puisé dans la nature ». En fait, comme l'affirmera plus tard Mme Bernard, son mari ne fut jamais le collaborateur du maître.

Installé à Paris, le Viennois qu'est Bernard cède volontiers à l'attrait de sa ville natale. Il aime à retrouver les lieux où l'attachent tant de souvenirs, en particulier cette vallée de Leveau, près de laquelle il vécut au foyer paternel. Il passe de longues journées avec son frère, son neveu, sa nièce, à Vienne. Il fréquente des notables. Il va nouer des liens d'amitié avec quelques-uns d'entre eux. Bien qu'il parle peu, il est un compagnon qui plaît par la spontanéité aimable de ses manières, la délicatesse de ses attentions.

Dès les premières années du siècle, il fit partie d'un groupe qui se réunissait dans une demeure campagnarde appelée « la Boulonnaire », bâtie sur les coteaux de la rive droite du Rhône, propriété de M<sup>e</sup> Lombard (8). Ce groupe fut appelé « l'Académie de la daube » (selon M<sup>e</sup> Damiron, avocat à Lyon, bâtonnier du barreau, auteur de « Souvenirs d'un avocat de province », Lyon, 1949, p. 133 à 137). Il était formé d'une vingtaine de notables ; la plupart d'entre eux étaient des négociants ou des industriels. Il y avait aussi des fonctionnaires. Les uns et les autres avaient sans doute en commun des sentiments « républicains », qui se manifestaient plus ou moins par la lutte contre le cléricisme. C'était cependant plutôt la bonne chère, pour laquelle ils avaient rédigé une recette culinaire et élaboré une technique spéciale, qui les faisait se rencontrer de temps à autre à la Boulonnaire.

Quand Bernard assistait à ces réunions, qui étaient généralement annuelles, il était accompagné de son ami Simons, inspecteur des Ecoles de dessin de la ville de Paris, qui se faisait remarquer par son goût de la bagarre.

---

(7) Cette fête est sans doute celle que Mme GOLDSCHLEIDER date de 1904 dans son ouvrage : « Rodin, sa vie, son œuvre, son héritage ». Edition « Les Productions de Paris », 1962, p. 24 et sommaire *in fine*.

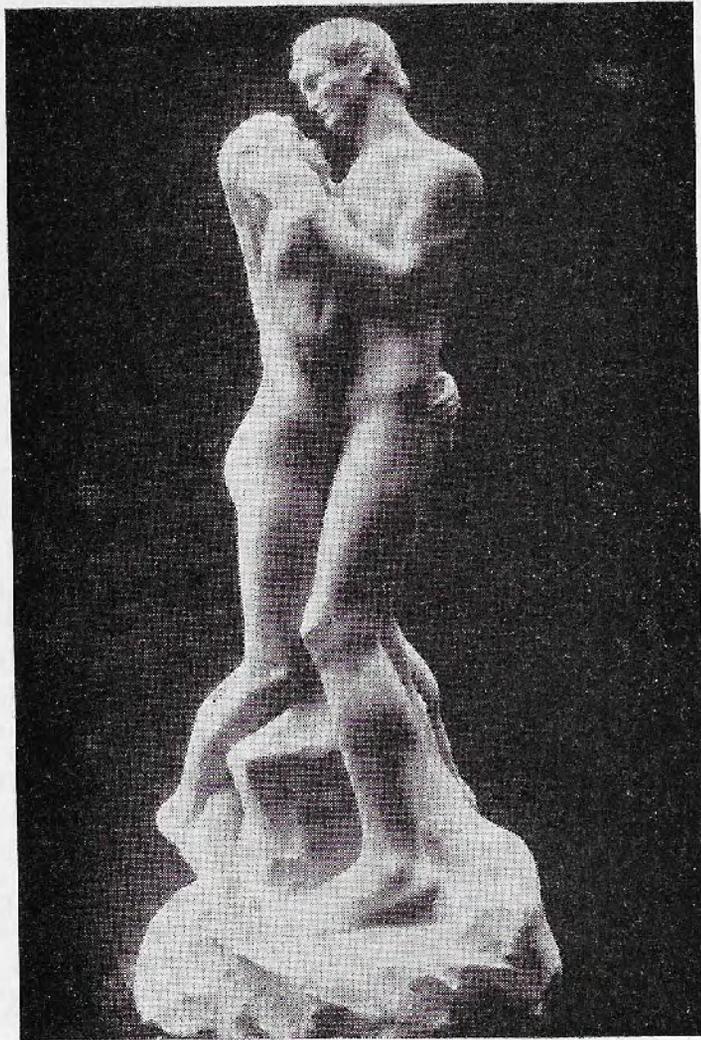
C'est dans « la Revue de France », du 1<sup>er</sup> octobre 1934, que Gaston VARENNE relata la fête de Vélizy de 1903.

Il donne un extrait du discours que Bourdelle prononça à cette occasion.

(8) Au sujet de M<sup>e</sup> LOMBARD, voir le renvoi (1), page suivante.

Durant la période de 1891 à 1904, Bernard produisit peu. Ses œuvres ne sortaient pas encore du cercle de la famille et de ses relations avec les Viennois. Il tenta pourtant, dès cette époque, de prendre son essor en vue d'aller au-delà. En effet, à partir de 1892 jusqu'en 1900, sauf en 1897, il expose chaque année au Salon des artistes français. Il a déjà été question de l'« Espoir vaincu », présenté au Salon en 1893 et en 1898.

Au Salon de 1900, il expose un groupe en plâtre « Séparation », qui sera bientôt traduit en bronze et au sujet duquel Léon Rictor écrit : « Les visages sont empreints d'un émoi plus douloureux que les larmes, l'homme et la femme se repoussent, après l'étreinte, comme voilés de lassitude » (« L'art décoratif », mai 1908).



B) Séparation

Entre temps, en 1895, Joseph Bernard avait sculpté un médaillon en bronze, représentant un philanthrope viennois, M. Combes. Ce médaillon est sur la tombe de celui-ci, au cimetière de Vienne.

L'année suivante, Bernard fit le portrait de Félix Lombard. C'est un buste en marbre qui orne la tombe de Lombard, au cimetière de Sainte-Colombe-les-Vienne (9).

C'est encore un médaillon en bronze que Bernard exécuta en 1898 pour reproduire les traits du peintre Pilliard (10). Un exemplaire de cette œuvre est au cimetière de Vienne, un autre exemplaire au Musée des Beaux-Arts de la ville.

Enfin, bien qu'il fût très occupé par les besognes matérielles des statuettes et des groupes dont il reprendra les thèmes tout au long de sa vie : la jeune fille, la maternité, le couple.

Il sculpte aussi un groupe de lutteurs en pierre, et une tête de poète (en fait, une en bronze, une en pierre).

Il reçoit alors une première commande de l'Etat : un buste en marbre du savant zoologiste Lacaze-Duthiers (1821-1901), qui sera placé au Museum d'histoire naturelle de Paris. Ce portrait n'est pas mentionné dans le catalogue de 1932. Les documents des Archives nationales (F 1, 4172) précisent qu'il y eut, en fait, une œuvre en plâtre et une œuvre en marbre.

Bernard a sculpté un autre buste en 1903. C'est celui d'une jeune fille, qui a été acquis par un collectionneur roumain, M. Simu (dont Bourdelle a fait le portrait) et qui est aujourd'hui au Musée d'art de la République socialiste de Roumanie, à Bucarest.

Enfin, bien qu'il fût très occupé par les besognes matérielles auxquelles il était astreint pour gagner sa vie, Joseph Bernard céda à la tentation d'entreprendre des œuvres monumentales. Le Catalogue de 1932 mentionne :

---

(9) LOMBARD (Félix, Marie, Louis), 1851-1918, avocat, député « républicain », fut l'adversaire de Camille JOUFFRAY « radical », à des élections cantonales. Ami et protecteur de Joseph BERNARD, il lui donnait des conseils lorsque celui-ci se trouvait dans une situation difficile. Ce fut notamment le cas durant l'exécution du monument Michel SERVET, lorsque le sculpteur déclarait que, faute d'argent, il devait abandonner son œuvre.

(10) PILLIARD (Jacques) 1811-1898, peintre religieux et peintre de genre, vécut longtemps à Rome. L'église Saint-André-le-Bas, à Vienne, conserve l'un de ses tableaux : « Le martyr de saint André et son apothéose ». Il y a d'autres œuvres de PILLIARD à l'église Saint-Martin, également à Vienne (« Le baptême du Christ »), et au Musée des Beaux-Arts de la ville. En 1908, la municipalité honora la mémoire de PILLIARD en donnant le nom de celui-ci à une rue de la ville.

— 1898 : République, buste en plâtre de dimensions monumentales,

— 1904 : Penseur, buste de dimensions monumentales, taillé directement dans la pierre, pièce unique.

D'autres œuvres, qui témoignent de l'ampleur des projets de Joseph Bernard, ne dépassent pas le stade de la maquette ou de l'exécution de quelques fragments, si l'on en juge par ce qui est conservé. Ces œuvres devaient être dénommées :

— « Le fardeau de la vie »,

— « Monument à la Paix »,

— « Monument à Beethoven ».

« Le fardeau de la vie » comprenait deux personnages principaux : « la Fatalité », « l'Homme », et un groupe de personnages symboliques qui représentaient « le Fardeau ».

De cette œuvre, il existe encore le moulage en plâtre de la « Fatalité » et celui de « l'Homme », qui sont tous deux de dimensions monumentales. « L'Homme, courbé sous une « Fatalité » au visage de Gorgone, s'avance, recru, vers l'avenir et la mort. Derrière lui, faix accablant, dans une sorte de cône d'ombre, ses regrets, ses rêves : vaste composition, évidemment trop littéraire, voisine somme toute de la « Porte de l'Enfer » de Rodin » (Edouard Marye, dans « l'Art vivant », le 1<sup>er</sup> mars 1931).

Le « Monument à la Paix » devait commémorer la guerre de 1870. La maquette en plâtre de ce monument comprenait trois figures : le Penseur, le Héros de la Paix, le Mourant. L'auteur la détruisit, en 1921, avec beaucoup d'autres œuvres qu'il jugea inutile de conserver. Il en reste : le moulage en plâtre du Héros de la Paix et celui de la Tête du mourant. L'un et l'autre sont de dimensions monumentales.

Au sujet de ce monument, Léon Rictor écrit : « Les faces immobiles aux yeux vides, énormes, ont l'impassibilité des visages éternels. Il (Joseph Bernard) les a vues sous l'angle de l'immortalité » (L' « Art décoratif », mai 1908).

En 1904, Bernard tailla directement dans la pierre un buste de dimensions monumentales : « Le Penseur », qui dérive sans doute de la maquette du projet de monument à la Paix.

C'est encore en 1904 que Bernard commença un « Monument à Beethoven », qui devait comprendre : Beethoven, une tête de



PLANCHE III

Le peintre viennois PILLIARD  
Photothèque Musée de Vienne - Photo Pivard

fillette écoutant et deux têtes de chanteuses. Les trois têtes, groupées, ont donné « de l'Aurore à l'Apothéose » (mentionnées dans le catalogue de 1932 sous les dates : 1906-1907).

La presse locale signale les succès de son compatriote. Il y a encore peu d'articles le concernant dans les revues d'art.

*(à suivre dans le prochain numéro).*

***Pensez à payer  
le plus rapidement possible  
votre Abonnement <sup>(1)</sup>  
pour 1978***

- soit par C.C.P. ou chèque bancaire
- soit directement au S.I.

---

Nous sommes obligés désormais, en fin d'année, de procéder par voie de recouvrement postal, ce qui entraîne pour tous des désagréments et des frais supplémentaires.

---

**Faites un effort, la vie de la Société des « Amis de Vienne » dépend de vous.**

*Merci à tous ceux qui ont déjà eu l'amabilité de verser le montant de leur cotisation.*

---

(1) Le montant de l'abonnement n'a pas varié depuis 1974...

